

# CITÉ NOUVELLE

REVUE CATHOLIQUE D'ETUDE ET D'ACTION

---

10 OCTOBRE 1942

•

VALEURS TRAGIQUES ET VALEURS CHRÉ- TIENNES. En marge du troisième centenaire de Polyeucte. . . . .	Georges Didier	433
A LA LUMIÈRE DU PUY. Pour l'étape nouvelle. . . . .	Paul Doncoeur	451
POUR FAIRE DES CHEFS. Une nouvelle formule d'École de Cadres.	Victor Dillard	463
NÉCESSITÉ D'UNE EDUCATION FAMILIALE. Le point de vue d'une Assistante Sociale.	Marie Ducroux	479

•

## CHRONIQUE

Chronique sociale. Orientation professionnelle et ensei- gnement secondaire. . . . .	L. Frédrick	498
--	-------------	-----

•

## LES LIVRES

•

ÉVÉNEMENTS.	527
-------------	-----

---

EDITIONS PAYS DE FRANCE

BIMENSUELLE

N° 39

## DIRECTION-RÉDACTION

" Pays de France ", 39, rue de Sèze, Lyon-6°

Téléphone : Lalande 30.29

---

### *Administration :*

Pour le règlement des abonnements et toutes questions intéressant l'**Administration** de la **Revue**, adresser correspondance, mandats ou chèques postaux au nom de :

**M. Lucien KELLER**, Maison Saint-Bernard

ISSOUDUN (Indre) - Téléphone 4.52

Chèque Postal Lyon 904.40

---

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

Abonnement d'essai (non renouvelable)	{	France . . . . .	<b>40</b> francs
3 mois . . . . .	{	Pays 1/2 tarif. .	<b>48</b> francs
		Tarif postal plein	<b>60</b> francs

France . . . le Numéro ;	<b>10</b> francs	{	6 mois : <b>80</b> francs
			Un an : <b>150</b> —

### ÉTRANGER

Pays à 1/2 tarif, le Numéro ;	<b>11</b> francs	{	6 mois : <b>96</b> francs
			Un an : <b>180</b> —

Tarif postal plein, le numéro ;	<b>12</b> francs	{	6 mois : <b>120</b> francs
			Un an : <b>225</b> —



# VALEURS TRAGIQUES

ET

## VALEURS CHRÉTIENNES

*En marge du 3<sup>e</sup> centenaire de Polyeucte*

N'avons-nous pas assez souffert encore pour retrouver le sens du tragique ? Ou bien demeurons-nous trop engagés dans notre souffrance propre pour chanter le malheur humain ? Aucune grande œuvre dramatique n'est issue de notre défaite. Mais plusieurs livres nous portent l'écho d'une même attente. Mme Geneviève Bianquis traduit *la Naissance de la Tragédie* de Nietzsche. M. Daniel Halévy se plaint du « défaut d'initiation tragique » dans notre enseignement secondaire. M. Gustave Thibon consacre au tragique quelques-unes des plus profondes pensées de son *Echelle de Jacob*. Et qui n'a présent à l'esprit, après sept ans, le paradoxal, le tumultueux, mais le puissant *Racine* de M. Thierry Maulnier ? L'homme de notre temps connaît trop bien la précarité de sa vie pour ne pas goûter la paix déchirante d'Eschyle, pour ne pas jeter toute son âme dans l'angoisse d'Hamlet.

Mais un chrétien peut-il couler son espérance — ou même son inquiétude — dans ces chants de désespoir ? Ne doit-il pas se renier au seuil du tragique et, pour se retrouver douloureusement homme, abdiquer le meilleur de sa foi et de son amour ? « L'esprit de notre religion est directement opposé à celui de la tragédie », notait déjà Saint-Evremond en marge de *Polyeucte*, voici bientôt trois siècles. Incompatibilité souvent relevée depuis et mise sur le compte de la platitude chrétienne. Si M. Gustave Thibon pense faire œuvre d'apologiste en écrivant : « La notion de tragique chrétien est contradictoire..., la vie chrétienne ne comporte pas d'impasses



plafonnées..., la seule présence de la Croix réfute la tragédie... », je crains que M. Thierry Maulnier ne songe plutôt à plaindre notre pauvreté d'âmes satisfaites lorsqu'il affirme : « Il n'y a pas de tragédie chrétienne ». Et le « silence hostile » que Nietzsche affecte de garder à l'égard du Christianisme se charge moins de haine que de mépris.

Scandale de notre paix dans un monde qui croule. Fauteur de notre espérance au prix de la virilité tragique du désespoir. Un drame chrétien ne se voit-il pas condamné à finir par la récompense des bons, la punition ou la conversion des méchants ? Dénouement puéril, doublement infidèle à l'art et à la vie, et dont M. Thierry Maulnier félicite Racine d'avoir su se garder. Qu'un miracle sauve Britannicus, qu'un pardon s'offre à Phèdre, ou que seulement, par delà leur mort, notre regard se prolonge sur des perspectives d'éternelles compensations — et l'horreur tragique se dissout dans l'optimisme. Plus de pitié, ni de terreur, ni d'angoisse. Plus rien qu'une béate édification. Que le chrétien donc cultive sa pieuse attente de l'autre monde. Il ne connaîtra jamais la grandeur désolée de celui-ci. Le christianisme peut bien susciter un art d'innocence paisible ou de repentir consolé. Les prestiges de l'irréparable lui demeurent interdits, et cette pureté de souffrance sans issue qui élève Œdipe et Lear à leur royale dignité d'hommes.

Apparente contradiction des contempteurs du Christianisme : Au reproche d'assombrir la vie, d'étouffer la joie sous l'ombre du Calvaire, succède, — et parfois se mêle — le grief d'illuminer d'espoir la souffrance, d'affadir l'âpreté du destin. Mais ce double réquisitoire développe un unique refus : le refus de donner un sens à la vie humaine, de voir en elle autre chose qu'une prodigue et inutile dépense d'énergie. Et il nous faut en convenir : si le sentiment tragique naît de ce refus, si, comme le croit Nietzsche, il s'exalte à abolir sans cesse les créations qu'il suscite — ou, comme le pense M. Thierry Maulnier, à faire se précipiter vers leur perte, aiguillonnés par un infaillible instinct de mort, des êtres follement et vainement lucides — la pensée chrétienne ne peut que répudier cette ivresse de néant et se refuser à l'art qui la consacre.

Mais ce nihilisme est-il bien l'âme du tragique ? D'Eschyle à Goethe — pour ne rien dire de Claudel — la tragédie n'a-t-elle fait que se griser de malheurs définitifs, d'absolus désespoirs ? A-t-elle rejeté comme un mensonge toute attente de bonheur, défendu sa nuit de toute promesse d'aurore ? A-t-elle vraiment fermé tout accès à la grâce, si irrémédiablement païenne qu'elle cesserait d'être en s'ouvrant au Christ ? Est-il vrai par ailleurs que l'espérance chrétienne prive l'existence des grandeurs du risque, de la noblesse du malheur, qu'elle établisse le croyant dans l'optimisme satisfait d'un monde où tout doit bien finir ?

Dans le plus sombre, mais le plus religieux des sentiments antiques, ces pages voudraient retrouver un obscur pressentiment des valeurs chrétiennes, et dans la révélation évangélique la source d'un tragique nouveau.



A quelle mystérieuse préférence du malheur obéissaient les quinze mille Grecs qui, sept ans après Salamine, s'assemblaient solennellement pour immortaliser, non le péan de leur victoire, mais le chant funèbre des vaincus ? Athènes a beau triompher et le soleil chanter la joie de vivre, un sens obscur de la condition humaine détourne cette foule de son propre bonheur. S'inquiète-t-elle de se savoir heureuse ? Muette sur sa gloire, elle évoque le deuil des Perses — et non pas pour en triompher. Elle cherche dans l'ennemi d'hier l'indispensable, l'unique matière de l'art tragique : l'écrasement de l'homme sous le poids du destin. Eschyle n'a que faire d'une patrie heureuse. Il lui faut consacrer des victimes, susciter et abattre de grandes figures douloureuses : Darios, Xerxès et la reine Atossa.

Ce premier chef-d'œuvre trace la ligne : d'Eschyle à Euripide, la tragédie grecque n'est occupée qu'à reprendre et approfondir sans cesse la même méditation désolée du malheur humain. Prométhée sur son rocher, Philoctète dans son île, Héraclès sous l'étreinte brûlante de la tunique feront éclater le contour de mots impuissants à porter la violence de leurs cris. D'atroces destins poursuivent dans l'inceste et le



parricide l'extermination des Atrides ou des fils de Laïos. Médée tue ses enfants. Thyeste dévore les siens. Agavé déchire vivant son fils. Nul recours auprès des dieux, qui jouent avec la souffrance des hommes. Apollon aveugle Œdipe pour le crime, puis l'abandonne, maudit, à la lucidité du remords. Par ses prestiges, Athéna égare Ajax, le déshonore et l'accule au suicide. Ainsi Dionysos dans *les Bacchantes*, Cypris dans *Hippolyte*, et Zeus lui-même, l'odieux bourreau de Prométhée. Fermé à la prière, le ciel tragique ne s'entr'ouvre que pour laisser tomber la foudre.

Ainsi, dès l'origine, dans la Grèce harmonieuse du siècle de Périclès, l'art tragique se porte d'instinct vers ce que la vie offre de plus sombre, comme si, à travers lui, la souffrance, la mort, l'angoisse humaine voulaient prendre leur revanche et déchirer le voile de lumière que le bonheur attique jette sur leur horreur. Ce n'est pas la volupté d'un songe que l'Athénien demande à ses poètes, mais la vision dépouillée de l'homme nu broyé par les dieux. Étrange divertissement qui remet l'homme en face de lui-même et du mystère de son destin. Méditation plus que spectacle ; mieux encore : liturgie dont chaque spectateur se sait le participant. Solidaire des victimes qui, sur la scène, affrontent le sort en son nom, par l'organe du chœur il entre en communion avec elles, et, dans leur malheur singulier, retrouve le symbole, l'engagement peut-être de toute destinée. Pourquoi cette obstination à renchérir sans cesse sur la dureté de la vie par la férocité de l'art ?

Acquiescement à l'irrémissible peut-être ? Apre volupté de jeter bas toute illusion, de dissiper tout fantôme ? Paix de savoir que l'on n'est rien, saveur de néant chantée par Valéry :

La vie est vaste, étant ivre d'absence,  
Et l'amertume est douce, et l'esprit clair ?

Bien que Pindare et Lucrèce aient pu la pressentir, je crois cette sérénité plus moderne qu'antique. Le Grec se résigne si mal à mourir ! Et non pas Achille seulement, mais Antigone au seuil du tombeau... Au reste, le tragique ne célèbre pas le néant, mais le malheur. Non la mort seulement, mais,



pire que la mort, l'horreur de vivre. Non pas un monde perdu dans l'épaisseur du non-être, mais un univers plein de dieux attentifs et jaloux. Il faut chercher ailleurs que dans le nihilisme la raison de cette insistance à reprendre sans cesse le même thème de douleur.

En quelques pages des *Suppliants parallèles*, Péguy a souligné un aspect souvent méconnu de la tragédie grecque. Lorsqu'il frappe une victime, le Destin la consacre, et imprime sur son front le caractère auguste d'une élection divine. Œdipe, au seuil du drame, n'est qu'un homme heureux comme les autres ; un roi entre les rois ; « un simple roi ». Mais voici que l'action s'engage, et peu à peu une vocation se précise. A mesure qu'il se révèle à lui-même, le parricide, l'inceste involontaire se sépare du commun, s'auréole du prestige des grands éprouvés. A mesure qu'il se dépouille de ses grandeurs d'emprunt, se dégage en lui la dignité essentielle : celle de son malheur.

« Il était entré roi. Il en sort suppliant. Promotion mystérieuse (ne disons point mystique) et que n'ont point oubliée les quelques personnes qui ont pu assister à Orange à la toute première cérémonie que fut la représentation d'*Œdipe-roi*. Œdipe est grand quand il paraît, pour la première fois, dans l'apparition de cette somptueuse ouverture. Combien plus grand Mounet aveugle s'en va par ce chemin de théâtre qui, merveille non encore inventée, se continuait insensiblement en un véritable chemin des champs, en un véritable chemin de vraie terre, quand il s'en allait par un tout misérable mais véritable commun sentier qui devait aboutir à quelque chemin vicinal d'un département français. Il était entré roi de Thèbes. Il s'en allait par une route commune, aveugle comme tous les aveugles. Il était entré roi de pourpre et d'or. Il s'en allait dans la commune boue et dans la commune poussière. Il s'en allait dans les cailloux pointus meurtrir ses pauvres pieds saignants dans les sandales. Il allait, plus misérable que tout le monde, marcher par les chemins de tout le monde. Il était entré roi. Il sortait suppliant, et l'éternel père d'Antigone ». Il s'en va sur la route commune, palpant les ténèbres de ses mains. Mais une lumière rayonne de sa face aux yeux



béants : il entre vivant dans la gloire, et je ne sais quelle paix le transfigure d'avoir épuisé le malheur humain.

Cette paix des tragiques grecs, je voudrais l'exprimer comme je la sens : précaire et pénétrante. Elle ne supprime pas l'horreur. Elle n'efface pas les crimes. Elle ne résout aucun problème et n'infléchit pas l'austérité du Destin. Mais elle auréole Œdipe mourant et Antigone marchant au tombeau. Elle ne repose sur aucun optimisme réfléchi : elle naît d'une certaine impuissance de l'homme à désespérer complètement, de cet instinct qui le porte, non pas à fuir la science de son malheur, mais à l'approfondir assez pour connaître qu'il a un fond, de cet irrésistible tressaillement de l'être qui, créé pour vivre, refuse de se nier, ou du moins exige que sa souffrance et sa mort aient un sens.

Sentiment que la souffrance ennoblit l'homme — « Tes maux rendront ta vie célèbre », dit Héraclès à Philoctète, — qu'elle l'élève à une sagesse plus haute — « Souffrir pour comprendre », chante le chœur d'*Agamemnon* — qu'elle bouleverse moins la vie qu'elle ne la consacre et l'achève. Attente secrète d'un ordre meilleur d'universelle justice, de pardon même. Les Erinnyes renoncent à leur fureur. La nuit de Prométhée s'éclaire d'une aube de promesse. Œdipe s'endort à Colone dans une fulguration d'apothéose. Et ce qui fait la valeur de cette espérance, c'est qu'elle ne repose sur rien. Pitoyable plaidoyer d'Apollon pour Oreste, au terme des *Euménides* ! Eschyle est-il dupe des sophismes qu'il place sur les lèvres du dieu ? Qu'importe ! Il faut sauver l'accusé. Il faut abolir le pouvoir des féroces déesses. Impuissant à justifier l'acquittement, le poète a senti qu'il s'imposait pourtant, et que la justice des dieux ne pouvait pas ne pas le prononcer. Si nous possédions le dénouement de toutes les trilogies, peut-être verrions-nous s'apaiser ainsi les drames les plus tourmentés.

Mais est-il besoin d'attendre la dernière scène pour éprouver la sécurité de cet apaisement ? Aux heures les plus sombres du drame, quand le sentiment tragique atteint sa suprême pureté, quand toute issue semble fermée au désespoir, le chant humain, aussi funèbre, aussi morne qu'il puisse



se faire, recèle dans sa mélodie de secrètes profondeurs de paix.

Faire de la beauté avec de la souffrance, du chant avec des sanglots ! Accoutumés par des siècles de lyrisme tragique à cette catharsis de la douleur, nous n'en mesurons plus la miraculeuse hardiesse. Nous n'en dégageons plus l'implicite acte de foi, affirmation d'une parenté harmonieuse entre la noblesse et le malheur, entre la grandeur et l'épreuve, entre ce qui déchire l'homme et ce qui l'introduit dans un monde divin. Nous ne réalisons plus ce que témoigne d'espérance vivace le choix de la souffrance pour matière d'un chant. Celui qui désespère vraiment, s'évade dans le divertissement ou sombre dans le silence. S'il souffre trop, il crie — et déjà ce cri contient le germe d'un espoir, puisqu'il est un appel. Mais affronter délibérément la nuit, chanter son mal, couler sa torture et son angoisse dans l'ordonnance du nombre et du rythme, constituer de la mort une image musicale dans laquelle, malgré tant de diversions possibles, on revient obstinément contempler sa nudité, n'est-ce pas affirmer la présence, au fond du malheur, d'une beauté que l'on retrouve et d'un secret qu'il faut patiemment creuser ? Un tel art peut bien mettre en scène le désespoir. A l'instant même, par le fait de son chant, il nous en délivre.

\*

Encore faut-il qu'il l'ait réellement assumé. Encore faut-il que pour épaissir son horreur la nuit ignore quelle promesse d'aube elle porte en son sein. Que l'aurore s'annonce, se précise, s'éclaire, et l'angoisse se dissipe avec les ténèbres. N'est-il pas essentiel au sentiment tragique de n'avoir pas conscience de la paix qu'il recèle, et de charger son attente obscure de toute la sincérité de son désespoir ?

Ainsi rejaillit le problème. En comblant cette aspiration qui appelait vers lui, le Christianisme ne va-t-il pas l'abolir ? Lorsqu'à toute obscurité s'offrira une lumière, à toute soif une source, à toute solitude une présence, à toute douleur une consolation, quelle place ménagera au sentiment tragique ce monde de satisfaits ? Que subsistera-t-il, ne disons pas de



malheur sans issue, mais de démarches tâtonnantes vers une issue hors du malheur ? Tout est clair. Tout est bien. Dispensant lumière et force, la grâce illumine le mystère et surmonte le mal. Toute épreuve connaît son sens et son terme. Par son supplice, Prométhée sait désormais qu'il accomplit la rédemption du genre humain. Antigone passe sans angoisse le seuil d'un tombeau qui ouvre sur le ciel. « La Croix réfute la tragédie ». Une violence d'amour fait éclater les déterminismes du Destin. « Inaccessible est le cœur, inflexible l'âme du fils de Cronos », chantait Eschyle. Qui ne songe à un autre Cœur ? « L'esprit de notre religion est directement opposé à celui de la tragédie ». « Il n'y a pas de tragédie chrétienne ».

Et pourtant il y a *Polyeucte* ; il y a *Phèdre* et *Athalie* ; il y a — passons sous silence tout l'effort médiéval — la *Jeanne-d'Arc* de Péguy, *l'Otage* de Claudel. Et qui dira ce qu'*Hamlet* et *Faust* doivent au climat religieux de leur siècle ? Cette convergence de chefs-d'œuvre éclaire le drame douloureux de la destinée chrétienne. Avant d'apaiser l'angoisse des hommes, le Christ l'exaspère et la dilate aux dimensions du divin. Salué dès sa naissance comme un signe de contradiction, Il n'est pas venu porter la paix, mais le glaive. Sa parole divise les familles « père contre fils, fille contre mère », Polyeucte contre Pauline, Sygne contre Georges, Jeanne contre tous ceux dont la tendresse voudrait la retenir. « Et les ennemis de l'homme seront ceux de sa propre maison. » Ainsi se renouvelle le vieux thème tragique des *Frères ennemis*, mais à une profondeur plus douloureuse : Etéocle s'élançait contre son frère avec toute la violence, toute la joie furieuse de sa haine. Polyeucte, Sygne et Jeanne, pour faire souffrir ceux qui les aiment, s'arrachent à leur propre amour. Et l'exigence divine affole le pauvre cœur humain dont elle s'empare, ce cœur charnel que le christianisme, en le proclamant libre, a fait plus frémissant.

Cette palpitation du cœur sous l'étreinte de la grâce, elle emplit les cinq actes de *Polyeucte* et fait de cette « tragédie chrétienne » le chef-d'œuvre d'un théâtre trop rarement tragique. Mieux qu'ailleurs, soulevant par instants l'horizon des



vers égaux, affleure la tendresse blessée, éclate le tumulte d'une âme distendue. Les stances de Polyeucte peuvent bien paraître trop balancées, ses discours trop appris : à l'approche de Pauline un tressaillement n'en trahit pas moins l'humanité du saint :

Elle revient. — Fuyez. — *Je ne puis...*

Mon choix n'est pas douteux. Mais j'aperçois Pauline.  
*O Ciel !*

Polyeucte s'était d'abord cabré contre les intransigeances divines :

Pour se donner à lui faut-il n'aimer personne ?

Quand tout est consommé, quelle violence de lutte laisse encore entrevoir la sérénité du suprême aveu à Pauline :

Je vous aime,  
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

Echo humain de l'austère parole divine : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. »

Ce que l'art un peu tendu de Corneille ne pouvait exprimer qu'en langage héroïque, Claudel le traduit en termes d'humanité. Prouhèze et Rodrigue se débattent contre Dieu qui les sépare. De leur poitrine haletante jaillit tour à tour la supplication et le blasphème. Pris à l'hameçon de l'ange, ils ensanglantent leur bouche à résister vainement. Avant que la paix ne vienne les transfigurer, la guerre aura durement fouillé leur cœur et ravagé leurs traits. Sygne, elle, n'atteindra pas même à la conscience de cette paix. La face contre terre, anéantie au terme de la scène avec Badilon — la plus belle peut-être de tout le théâtre humain — elle se relève à jamais brisée et chancelante, et ne retrouvera que dans la mort la douceur d'adhérer à son sacrifice. Antigone n'avait pas creusé son désespoir jusqu'à une telle profondeur d'amertume. Pas plus qu'au Christ de l'Agonie, la foi en l'amour du Père n'ôte au chrétien le privilège de pousser parfois la souffrance au delà de toute consolation.



Que manquait-il aux Grecs pour atteindre ce paroxysme ? A en croire Hugo et Claudel, un certain sens du drame, de l'action, qui ne peut naître que de la liberté. En révélant à l'homme sa distension essentielle, chair et esprit, grandeur et misère, nature et grâce, le Christianisme introduit dans le monde un principe de lutte, dans l'art un ferment d'opposition. Il explique ce renversement des valeurs qui fait trouver à notre théâtre classique son équilibre dans le mouvement et l'action, alors que la tragédie d'Eschyle évoquait une passivité immobile. Mais cette apologie ne va pas sans quelque danger pour notre thèse. Drame et tragédie, n'y a-t-il pas là le germe d'une distinction ? En dressant l'homme contre le sort et contre lui-même, le Christianisme, doctrine d'action, n'abolit-il pas le sentiment tragique, cette horreur frémissante qui naît dans l'âme au spectacle des grands écrasements ? Dramatique par essence, ne doit-il pas renier ce que la tragédie comporte de nécessairement passif ? Le martyr combat et opère jusque dans la mort. Prométhée et Xerxès se laissaient broyer vivants. De la liberté peut naître le drame, non la tragédie. « Il n'y a pas de tragédie chrétienne ».

Tentation de compromis, tentation subtile dont auront peine à se déprendre ceux qui ont su goûter Eschyle. Il apparaît si purement tragique, ce dépouillement dédaigneux des évolutions intimes autant que des incidents extérieurs, uniquement soucieux de rehausser de sanglante lumière le grand geste immobile de Prométhée enchaîné. Affranchi de toute nécessité d'action, largement se déploie le lyrisme, et nulle curiosité ne vient distraire de son horreur. Qui donc s'inquiéterait d'une issue trop certaine ? Ce ne sont pas des lutteurs, mais des vaincus qu'évoque le spectacle : Xerxès après sa défaite, Agamemnon marqué d'avance pour la mort. La grandeur d'Eschyle naît de cette parfaite absence de liberté. Que le débat, que le drame envahisse la scène, et le théâtre tragique fera place à un autre théâtre, égal peut-être, mais différent.

Et pourtant, ce n'est pas une pression extérieure, mais une nécessité interne qui, dès le temps d'Eschyle, a orienté la



tragédie vers le drame. Approfondissement plutôt que transformation. Fidélité à soi-même et non point reniement. Certes, ne nous dissimulons pas ce que l'exigence du public a pu, du dehors, imposer aux poètes. Une foule a besoin d'accrocher son attention à des péripéties, et si Aristote avoue bonnement que dans une pièce il apprécie surtout l'intrigue, combien plus l'homme de la rue ! Mais, après tout, — Racine et Molière le répéteront-ils assez ? — au théâtre le « parterre » est bon juge. Un chef-d'œuvre naît de lui autant que de l'auteur. Si, dans leur collaboration, le poète et le public ont glissé vers le drame, ce glissement, quand le poète est Sophocle et le public Athènes, ne marque pas nécessairement une décadence. Il semble plutôt procéder d'une plus nette conscience des besoins du genre, et seul le génie d'Eschyle nous fait hésiter à y voir un progrès : ce qu'il perd de lyrisme grandiose, le sentiment tragique le gagne en intériorité.

Qu'un homme subjugué palpite sous la griffe du Sort : le spectacle est tragique, mais d'un tragique extérieur encore, accidentel en quelque sorte. Que cet homme au contraire se fasse l'ouvrier de son malheur, l'instrument de sa propre ruine ; qu'en luttant vainement contre un destin de mort, il en hâte par là même l'accomplissement — et le tragique assombrit son horreur de tout le pathétique de cette lutte inutile, durcit le sentiment de l'inexorable, déchire l'âme d'une essentielle contradiction. Eschyle n'a pas méconnu ce surcroît de dureté. Passifs lors du spectacle, ses héros ont agi, jadis. La conscience de s'être perdus par leur faute tenaille Xerxès et Prométhée. Etéocle, Agamemnon, Oreste collaborent à leur propre perte. Mais il faut attendre Sophocle pour que le tragique assume toute l'angoisse de l'action volontaire, de la liberté apparemment maîtresse d'elle-même qui précipite sa ruine comme spontanément. Ce que le drame ajoute au tragique, le spectateur le mesure à l'angoisse croissante qu'éveillent en lui les violences d'Œdipe acharné à découvrir ce qui fera sa perte. Lambeau par lambeau, il arrache la vérité à l'inconnu. Et quand il tient tout dans sa main, il connaît, lamentable, que c'est son bonheur, que c'est sa vie qu'il a ainsi déchirée... Aveugle ou lucide, coupable ou sublime, l'initiative

humaine ajoute au tourment humain. Bien qu'elle n'hésite pas, Antigone souffre davantage d'avoir à décider sa perte. A l'horreur de l'écrasement se joint la torture du choix. Dans le tragique de l'impuissance se fait jour, plus irrémédiable, le tragique de la liberté :

Euripide pourra bien se perdre dans les méandres de l'intrigue, cultiver la péripétie, s'embarrasser dans le dénouement. Le sûr instinct de Racine dégagera en lui l'héritage essentiel de Sophocle : le tragique intérieur de la volonté humaine. « Lucidité parfaite, lucidité impuissante », écrit M. Thierry Maulnier des héros raciniens. On pourrait dire aussi : liberté impuissante, accordée à l'homme pour qu'il se perde lui-même. Le tourment d'Hermione n'est pas de voir périr Pyrrhus, mais de le tuer volontairement, malgré elle, de détruire son amour à force d'aimer : contradiction intime. Le tourment de Phèdre naît moins du dépit et de la jalousie que de l'impuissance à choisir et de l'horreur de ses choix : contradiction intime. Elle se laisserait mourir. Il n'est torturant que de vivre. On a trop souvent répété que le héros racinien n'était pas libre. Son angoisse se dissiperait si la vie ne lui imposait l'initiative d'une option. Il peut être intérieurement déterminé. Tout son tragique n'en demeure pas moins enclos dans son choix, et dans le sentiment qu'il a de tout ce que ce choix engage.

Ainsi de l'action naît un nouveau tragique, une nouvelle forme du tragique éternel : le tragique de la liberté. Qui ne voit quelles sources d'inspiration jaillissent pour lui de la révélation chrétienne ? « Du jour, écrit Hugo dans la Préface de *Cromwell*, où le Christianisme a dit à l'homme : — tu es double, tu es composé de deux êtres, l'un périssable, l'autre immortel, l'un charnel, l'autre éthéré, l'un enchaîné par les appétits, les besoins, les passions, l'autre emporté sur les ailes de l'enthousiasme et de la rêverie, celui-ci enfin toujours courbé vers la terre, sa mère, celui-là sans cesse élané vers le ciel, sa patrie ; — de ce jour le drame a été créé. Est-ce autre chose en effet que ce contraste de tous les jours, que cette lutte de tous les instants entre deux principes opposés qui sont toujours en présence dans la vie, et qui se disputent



l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe ? » Et Paul Claudel : « Le conflit essentiel que le Christianisme anime en nous est le grand ressort dramatique... Il ne nous permet pas la paix, il ne nous permet pas les attitudes, il ne nous permet pas la complaisance et la satisfaction ». Parce qu'il exaspère la distension intime de l'être, il porte le sentiment tragique à sa plus haute puissance et à sa plus atroce intériorité.

\*

Mais — et nous voici ramenés après quelque détour au problème essentiel — si le tragique gagne à se resserrer sur les convulsions d'une résistance inutile, à s'intérioriser pour tarir en sa source une apparente liberté, s'accommodera-t-il d'une liberté réelle et d'une résistance efficace ? En ceci du moins le jansénisme de Racine demeurerait fidèle aux Grecs, que l'initiative n'était octroyée à l'homme que pour lui donner de collaborer activement à sa perte. Du tragique, l'essentiel demeurerait : impuissance et malheur. Le Christ délivre et sauve. Libre de l'inexorable, capable de bonheur, l'action ne va-t-elle pas perdre toute valeur tragique ? L'effort de Corneille pour réaliser une tragédie chrétienne semble bien se heurter à l'échec. Polyeucte doit choisir pour ou contre Dieu. Sur lui nul déterminisme ne pèse — sinon peut-être la grâce qui le presse vers son devoir et son bonheur. Quel malheur réel le menace ? Ce n'est pas à la mort, mais à la gloire qu'on le conduit. Qui songerait à trembler pour lui, à le plaindre ? Nulle crainte raisonnable, nulle pitié ne saurait entourer un vainqueur qui marche au triomphe. Pauline même, qui attendrit Voltaire, ne retient pas longtemps notre émoi : Le martyr de Polyeucte l'illumine, et Félix avec elle, et Sévère bientôt peut-être...

Nous autres, bénissons notre heureuse aventure...

Finale de comédie, pour qui songe aux liturgies funèbres qui clôturent *les Perses* ou *les Sept contre Thèbes*.

Soit. Mais si Polyeucte avait faibli ? Et il pouvait faiblir. Et il savait pouvoir faiblir. Quand même il n'y aurait rien que

de pathétique dans ce déchirement de l'être que la grâce arrache à la joie simple de vivre, rien que de dramatique dans cette intransigeance du Christ qui exige tout, immédiatement et sans partage, d'un cœur frémissant de tendresse — et nous avons entendu battre ce cœur — refusera-t-on une valeur proprement tragique à cette longue marche au bord de l'abîme, tandis qu'une conjuration de violence, de faiblesse et d'amour pousse à tout instant vers la chute ? Plus torturante que la douleur de perdre Pauline, une angoisse étreint l'âme de Polyeucte : le sentiment de sa fragilité, la terreur de faillir :

O présence, ô combat que surtout j'appréhende !

...Seigneur qui vois ici les périls que je cours

En ce pressant besoin redouble ton secours.

Il prie non pour être délivré de la souffrance, mais pour surmonter la tentation. Sa dureté envers Pauline n'a d'autre cause que ce manque d'assurance. Le tragique naît pour lui de cette liberté terrifiante qui lui est laissée de choisir contre Dieu, et de l'incertitude de son choix.

Si malgré cela Polyeucte n'atteint pas à la pureté tragique, c'est à Corneille qu'il faut s'en prendre, à cette force un peu massive qu'il coule dans ses héros et dont la sécurité nous garde de redouter pour eux la moindre chute. Mais, plus proches de nous, les saints éprouvent ce tragique de la liberté. Dieu ne veut pas retirer de la chair de Paul l'écharde de Satan : « Ma grâce te suffit ». Tant que se prolonge la vie, la lutte humaine, une incertitude pèse sur l'issue. Et s'agit-il de salut seulement ? Même confiant, même abandonné à l'infinie tendresse du Père, le saint souffre l'angoisse de résister malgré lui à Dieu. Plus le mystique se purifie, et plus lui apparaît, révélation tragique, la corruption de son être. Sentiment d'impureté proche du désespoir, dont le vertige fait éprouver à Ignace la tentation du suicide. Paul se plaint de la loi du péché qu'il porte dans son corps ; gémissement douloureux : « Je ne fais pas le bien que je veux, je fais le mal que je ne veux pas. Qui me délivrera de ce corps de mort ? » « La grâce », se répond-il à lui-même. Mais la grâce



éclairera en lui d'autres misères, d'autres contradictions. Jamais le saint ne se sentira assez pur, assez un devant Dieu. Tragique du péché, plus essentiel à la vie que le tragique de la douleur.

Ce tragique du péché, la Phèdre de Racine en épuise l'horreur. Fille du Soleil, consciente de sa filiation divine et de sa déchéance, elle meurt dans la nuit d'une nostalgie de la lumière. Cas limite, cas irréel qui semble méconnaître la rédemption : « Aucune goutte de sang n'a été versée pour cette âme », écrit Mauriac. Mais cette abstraction éclaire du moins le domaine de la disgrâce dont parle Péguy, le domaine des âmes non pas auxquelles la grâce est refusée — supposition absurde — mais qui se refusent à la grâce et choisissent de se damner. Plus tragique que le monde d'avant le pardon, le monde qui se rejette hors du pardon s'exclut de l'espérance secrète où s'apaisait le tragique grec. « La tragédie à l'état pur n'existe qu'en enfer », écrit M. Gustave Thibon. Phèdre semble par instants se couper du monde des vivants pour s'ensevelir en esprit dans l'éternel désespoir :

Misérable, et je vis, et je soutiens la vue  
De ce sacré soleil dont je suis descendue ?  
J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux ;  
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux.  
Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale ;  
Mais que dis-je ? mon père y tient l'urne fatale ;  
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains :  
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.  
Ah ! combien frémira son ombre épouvantée,  
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,  
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,  
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers !  
Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible ?  
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible ;  
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,  
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.  
Pardonne. Un Dieu cruel a perdu ta famille ;  
Reconnais sa vengeance aux fureurs de ta fille.  
Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit  
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.  
Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,  
Je rends dans les tourments une pénible vie.

On chercherait en vain de pareils accents chez les Grecs : cette angoisse est chrétienne.

Il n'est pas donné à l'homme d'anticiper sur l'absolu : Elle aussi, Phèdre, se détendra pour mourir. Elle n'en aura pas moins donné la mesure du tragique de l'enfer, disons : du tragique chrétien. Car ici M. Thibon me pardonnera de retourner contre lui une de ses pensées : Si « le tragique infernal s'amorce sur la terre », si dans le péché germe la damnation, comment un seul chrétien peut-il échapper au tragique, pécheur qu'il est et solidaire de tous les pécheurs ? Tragique de l'unité humaine. De toute âme en passe de se perdre, le chrétien, après son Maître, se reconnaît solidaire et responsable. Pour lui, un drame tragique ne cesse de se jouer dans cette part de lui-même qu'est le membre malade du Christ.

Ainsi, au péché, à ce qui constitue, en définitive, le tragique le plus profond, quelque chose de nous est livré : par notre résistance propre et, plus irrémédiablement, par le libre refus d'hommes que nous devons sauver et que nous ne pouvons pas sauver malgré eux. Polyeucte a connu ce resserrement d'angoisse de savoir que Pauline pouvait se perdre :

Le déplorable état où je vous abandonne  
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne,  
Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,  
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs.

Mais bien vite, trop vite, il a su que sa mort illuminerait les siens, et il prédit jusqu'à la conversion de Félix. Le Christ de l'agonie s'est refusé la joie d'une semblable certitude. Ou plutôt, il a voulu porter l'écrasement d'un échec partiel, souffrir l'amputation, l'arrachement des âmes qui le rejettent. Tragique surnaturel de cette lutte où Dieu, sous peine de violenter la liberté humaine, doit accepter d'être vaincu :

C'est que le Fils de Dieu savait que la souffrance  
Du Fils de l'homme est vaine à sauver les damnés,  
Et s'affolant plus qu'eux de la désespérance,  
Jésus mourant pleura sur les abandonnés...



Comme il sentait monter en lui la mort humaine,  
Sans voir sa mère en pleurs et douloureuse en bas,  
Droite au pied de la croix, ni Jean, ni Madeleine,  
Jésus mourant pleura sur la mort de Judas...

Etant le Fils de Dieu Jésus connaissait tout,  
Et le Sauveur savait que ce Judas, qu'il aime,  
Il ne le sauvait pas, se donnant tout entier.

Et c'est alors qu'il sut la souffrance infinie,  
C'est alors qu'il connut, c'est alors qu'il apprit,  
C'est alors qu'il sentit l'infinie agonie,  
Et cria comme un fou l'épouvantable angoisse,  
Clameur dont chancela Marie encor debout.  
Et par pitié du Père il eut sa mort humaine.

Plus sobrement encore, en cette inoubliable révélation de la Sainte Face qui couronne *La Ville*, Claudel évoque la même torture d'impuissance :

C'est la douleur du Fils de l'Homme qui a voulu goûter et revêtir notre  
[crime.]

C'est la douleur du Fils de Dieu

De ne pouvoir présenter à son Père tout l'homme dans le mystère de  
[l'Ostension.]

Un long effort d'approfondissement mystique a fini par concentrer sur l'agonie du Christ la contemplation chrétienne. Il n'est pas de source tragique plus pure que cette sueur de sang répandue pour Judas.



« La fatalité des conséquences qu'entraîne chacun de nos actes, cette idée capitale du drame, ce sombre élément tragique de la vie, m'arrête plus sûrement que le bras du commandeur ». Si de cette phrase d'Amiel nous retenons la définition du tragique : engagement dans l'acte libre de conséquences infinies, n'est-il pas vrai qu'en donnant à chacun de nos choix une valeur d'éternité et d'universalité, le catholicisme confère à notre vie une grandeur tragique et offre à l'art plus de ressources qu'aucun mythe païen ? Tragique de la liberté, tragique du péché, tragique de l'enfer qui me-

nace sans cesse de dissoudre nos membres mystiques : nos actions quotidiennes se chargent de toutes ces angoisses. Comme le Christ, comme saint Paul, le chrétien porte la sollicitude de tout l'univers qu'il enfante dans la douleur. La haine qui déchire les hommes brise son cœur, et toute souffrance, et tout péché. Il agonise avec le monde. Sans doute éprouve-t-il, dans sa lutte, ce soulèvement d'espérance dont Dieu n'a jamais refusé la grâce à aucun cœur vivant. Sans doute sait-il où le veut mener une Providence attentive, et quelle force lui est offerte pour soutenir son effort. Mais il sait aussi que, par la permission de Dieu, quelque chose peut échapper au Christ de la communauté humaine, quelque chose qu'il est peut-être en son pouvoir de retenir. Et il sent que sa lâcheté trahit sans cesse cette rédemption possible. Dès lors, même s'il se voit l'objet des prévenances divines, il refuse de s'apaiser dans la sécurité d'un salut personnel, anxieux jusqu'à l'obsession de mourir à lui-même, de tout étreindre pour tout sauver.

Tragique ou drame ? Tragique, si, comme je voudrais l'avoir établi, le tragique, même païen, n'exclut pas l'espérance et s'approfondit dans l'action. Mais peu importent les mots. La seule ambition de ces pages était de montrer à quelle profondeur d'humanité palpitante bat le cœur catholique, fraternellement solidaire de toute souffrance et de toute faiblesse, « en agonie jusqu'à la fin du monde », pour reprendre le mot de Pascal.

Georges DIDIER.



# A LA LUMIÈRE DU PUY

## *Pour l'étape nouvelle*

Faut-il après deux mois reporter nos regards vers ce 15 août qui fut un tel sommet ? Est-il permis d'évoquer une telle présence de Dieu et convient-il, comme d'un grand amour, d'en noter l'aveu, sans risquer, par une complaisance, de porter atteinte au mystère ? Nous avons tous senti qu'au Puy une grâce nous enveloppait, et que récit ou discours seraient impuissants à la retenir dans les mots. Il arrive à l'homme de vivre des instants si ailés et si pleins cependant, qu'il y éprouve à la fois l'incertitude trop belle du rêve et la fermeté d'une réalité enfin saisie par delà les images du temps. Nous savions que nul d'entre nous ne pourrait raconter son pèlerinage ; que chaque détail rapporté serait comme un rayon de lumière qui s'évanouirait dans les doigts ; et qu'il nous serait possible seulement de conserver dans notre cœur une joie incommunicable, si fugitive ! Un mot sur des lèvres, un de ces mots sans contenu, comme : « Ce fut beau ! » ; un éclat dans les yeux serait un reflet non encore éteint. Le silence seul ne décevrait pas, où continueraient de respirer les bonheurs rassemblés. On a crainte d'avouer son cœur : j'avouerais que j'entrevois ce que voulaient dire les petits bergers de Fatima ou de Lourdes, qui affirmaient un « secret », et qui, l'eussent-ils voulu, n'eussent jamais pu le dire.

\*

Si vous les aviez vus en cette matinée du 13 août, déboucher par les venelles, et pieds nus, portant leur Vierge de Strasbourg ou du Port, lourds de leurs sacs énormes, tête nue, se masser au pied des immenses escaliers de la Basilique, priant les « *Je vous salue, Marie...* » sans fin, où leur lèvres

tremblait, où leurs yeux se mouillaient de larmes, parce qu'après cent ou six cents kilomètres, tendus jour et nuit vers Elle, ils arrivaient enfin dans Sa Maison. Provence ou Savoie, Auvergne ou Gascogne, Lyonnais compact, Dauphiné ou Limousin, et Nice et la Corse, et l'Afrique. Si vous les aviez entendus aux marches du sanctuaire Lui dire, épuisés et joyeux, leurs noms et leur présence, vous n'auriez point eu besoin de plus pour entrer tout droit et sans effort dans ces cœurs de garçons, d'hommes pèlerins ; *viatores*, comme chante saint Thomas, du « Pain des Anges devenu le Pain des Routiers ».

Pèlerins ? *Peregrini*, Etrangers. Est-ce par une ressemblance devenue saisissable entre ces hommes en tenue de route et la condition de notre humanité pérégrine ? Est-ce parce que notre destin de marcheurs « qui n'ont pas ici de demeure permanente » libère enfin des affirmations bourgeoises qui prétendent posséder la terre ? Est-ce parce qu'un imprescriptible atavisme fait éclater la vérité de notre naissance étrangère ? Il nous est apparu sur toutes les routes du Puy que le « Pèlerinage » émeut dans l'homme des résonances qui lui bouleversent le cœur.

Quand à Clermont on sut le 5 août, au petit matin, de porte en porte, que la Vierge de Boulogne, arrivée de son lointain pays, que la Vierge de Strasbourg, sculptée à la ressemblance du vitrail aujourd'hui éteint, que la Vierge du Port, leur Vierge du Port, allaient se mettre en route vers le Puy, il ne fallut que la voix des cloches pour mettre en émoi toute la ville. Bientôt, par centaines et milliers, envahissant, barrant les rues, femmes, hommes qui ne savent plus aller à l'église un dimanche, entraînent dans ce flot de prière qui coulait au travers de la ville étonnée. Vertu mystérieuse du pèlerinage, sorte de mal ou d'émoi qui vous prend au creux de l'estomac comme un vertige, parce que tout bouge autour de vous, parce que le tout-fait se défait, parce que, comme à la rupture des glaces, le fleuve des habitudes gronde et s'ébranle, parce que des gens partent vers l'inconnu... Cela vous arrache à votre comptoir ou à votre lit ; et, de la fenêtre ou du seuil, il vous faut vous joindre à ce qui passe, à ce qui prie, à ce qui



chante, à ce qui va là-bas mendier grâce ou pitié. Quand sous vos yeux, c'est la petite Vierge noire à la tête étrangement courbée sur son fils, qui s'avance aux épaules de ces jeunes hommes, vous ne pouvez que détourner la tête, si vous ne voulez pas qu'on voie cette larme montée d'une lointaine enfance, au travers de tant de péchés ou de ce désert de doute et d'ironie.

Quand au vieux presbytère du village auvergnat, l'avant-pointe des Routiers annonçait au curé l'approche inattendue des visiteuses royales, la surprise, l'hésitation, la joie faisaient bientôt sonner les cloches et s'emplir l'église comme à Noël ou à Pâques fleuries. Le sanctuaire illuminé faisait une Cour glorieuse où se pressaient les enfants des écoles éblouis, les bonnes Sœurs égrenant les *Ave*, les vieilles, les marguilliers et les Jacistes, tandis que la voix brisée du Père Ranson éclatait, comme celle d'un Vincent Ferrier ou d'un Montfort, pour adjurer à la pénitence, soulever l'imploration, exalter la confiance, appeler au confessionnal ceux-là qui n'y avaient certes point pensé en quittant leur maison, pour soutenir la prière des gardes nocturnes, et le lendemain, ayant, avant l'aube, repris les confessions, rassembler à la table de communion plus de fidèles parfois qu'au jour de Pâques.

De village en village, de clocher en clocher, la nouvelle courait. Il fallait à tout prix obtenir que la Vierge passât par chez nous, s'y arrêtât. Et la nuit, aux flambeaux, malgré la pluie, jusqu'à une heure du matin, toute la paroisse, maire en tête, conduisait aux dernières limites du pays Celle qui emportait la supplication des femmes de prisonniers, l'espérance des déportés, l'imploration de tout un peuple paysan qui, un instant, venait de sentir le traverser l'angoisse de la France, de la France trop grande et trop lointaine, devenue soudainement tangible et vivante.

Tous ont cueilli sur leur route ces gestes d'amitiés bien plus graves que d'ordinaire, offrant aux pèlerins, las et blessés, le lait ou les œufs — la femme du prisonnier s'excusant de les vendre 18 fr. la douzaine et revenant en ajouter deux — le fromage ou le lard, le vin ou l'eau fraîche. Et la fille d'au-

berge leur mettant un billet dans la main : « Peut-être que vous n'avez pas assez d'argent pour finir votre pèlerinage... ». Mais pourquoi tenter d'accumuler des traits, quand il eût suffi d'un échange de regards pour comprendre que c'étaient des âmes qui se livraient.

Oui, ce fut le chemin de croix de la vigile qui fut le plus beau et marqua le sommet. Sans protocole liturgique, il suffirait de l'immense croix — comme c'est grand une croix pour y pendre un homme — portée à douze hommes pieds nus ; il suffirait de quelques mots évoquant le mystère de « *Jésus condamné à mort* » ou de « *Jésus rencontrant sa mère* », puis de quelques invocations, pour que deux mille, trois mille cœurs chrétiens se sentissent transportés au chemin du Calvaire. Savaient-ils, ces deux Routiers jumeaux, Claude et Henri, qui lisaient la VIII<sup>e</sup> Station, que, revenus dans leur Savoie, ils se précipiteraient dans la même mort, allant au ciel « encordés », et que leur maman elle aussi recevrait leurs deux corps brisés. Mais oui, nous savions que ce chemin de croix n'était pas un artifice, et que nous y engagions nos vies. Lui aussi y engageait la sienne, ce jeune athée venu en compagnie de ses camarades au Puy et qui, ne croyant encore pas, suivait avec eux pieds nus et portait avec eux la croix de Jésus-Christ. Le Puy n'existait plus ; les gens sur leurs portes de magasins et les femmes qui pleuraient, c'étaient ceux qui à Jérusalem regardaient passer le cortège du condamné. Nous tous, nous étions l'immense foule des pécheurs qui, par vagues se poussant les unes les autres, au cours du temps montaient vers le Golgotha. Et juin 40 nous hantait d'images si vives, de routes embouteillées, de bombes miaulant et tonnant et des rires amers des mitrailleuses, auxquelles répondait le sanglot d'une femme et le cri aigu d'un enfant. Il y a des moments où le cœur plus encore que les yeux perçoit la surimpression étrange qui fond les espaces et les temps en une seule douleur. « *Car si ainsi est traité le bois vert, comment sera traité le bois sec ?* ». Les deux Passions, celle du Rédempteur et celle des Rachetés, celle de la France, n'en faisaient qu'une. Quand à genoux au sanctuaire, la litanie montait pure et douloureuse vers la Vierge tenant en ses bras le



corps sanglant de son fils, je n'ai connu qu'à Censtochowa la même imploration haletante d'un peuple : « *O Mère, en ces heures d'angoisse et de peur... épargne aux mères ces mêmes douleurs !* ». Pour la dernière station, quelques jeunes femmes en noir, d'un mouvement imprévu avaient soulevé la lourde croix du Christ sur leurs épaules, l'offrande renouvelée de Marie.



Il y a deux certitudes qui nous furent intérieures et qui se dérobent à tout récit, parce que l'événement ne s'égrène pas dans la succession des images, mais se dépose au fond du cœur et le touche en un point sans dimension. Cette lumière toute fraîche au matin, dans l'aube de la montagne, qui nous apprend que nous avons des yeux nouveaux pour voir autrement le monde. Nous-mêmes, nos cœurs, nous nous sentions allégés des voiles tombés. Quelque chose de ce que doivent éprouver les élus, quand, les ombres s'évanouissant l'une après l'autre, ils commencent de voir transparaître le visage éblouissant si longtemps désiré. Et en effet parmi nous la présence sans bruit, mais lumineuse et chaude, de Celle qui depuis des jours, des ans, des siècles nous attendait à notre tour ; et qui, des ultimes villages des Pyrénées ou des Flandres avait soulevé vers Elle tant d'amour.



Il y a des jours qui se lisent comme l'image en laquelle s'achève tout un récit arrivé à son apogée. Il en est d'autres qui se lisent comme une rayonnante ouverture sur un monde encore à venir. Ainsi les jours du Puy ne doivent pas être considérés comme achevant magnifiquement la belle histoire des Pèlerins de Notre Dame. Ils sont plutôt les premières démarches, le préambule disaient les Latins, de je ne sais quelle grande route où viennent de s'engager ces milliers de jeunes hommes et sans doute, avec eux, la France. Dieu a travaillé plus profondément que nous ne pensons. Pour en

porter quelque confiance, je puis dire que le pèlerinage secret des âmes fut plus beau que ce qui en apparut. C'est le spectacle qu'eurent les anges. Ici le mot de miracle est rigoureusement juste ; et nous serons un jour étonnés d'apprendre ce qu'en d'humbles âmes comme en celles sur qui les yeux du monde sont fixés, la grâce toute-puissante de Dieu opéra à la prière de Notre Dame du Puy.

De cette route qui s'ouvre devant nous, nous ne pouvons rien raconter, puisqu'elle se fera au long des années qui viennent. Aujourd'hui une chose est claire, c'est que des merveilles sont possibles, et celles-là même qui nous semblaient chimères.

Je ne veux pas jouer lâchement du miracle, en excitant dans un peuple en si profond désarroi des espérances qu'un mauvais amour ingère audacieusement au malade qui se désespère. Je ne veux surtout pas lui promettre un miracle tout fait, un miracle non acheté, où n'intervient qu'un pouvoir prestigieux, au bénéfice d'un suppliant qui s'abandonne lui-même.

Nous le paierons chèrement, Dieu merci, à la façon dont un peuple laboureur paie de ses sueurs le miracle de sa moisson et de sa vendange. Le fait du Puy est considérable, parce qu'il établit qu'une génération dont on proclamait l'impuissance, porte en elle de fières promesses. Veulerie, disaient amèrement les vieux qui se sont mesurés à Verdun. Brisement, répliquaient tristement leurs camarades, plaignant des victimes trahies par leurs pères. En fait, ceux qui, des écoles aux Chantiers, des cabarets de villages aux cafés des grands boulevards, voient le comportement des jeunes Français, nous avouent une lourde angoisse. Quand ils comparent les réactions dans l'épreuve, ils sont inclinés à dire que le peuple dont la jeunesse ne connaît ni fierté ni colère est souple pour la servitude, tandis que le peuple capable de soulever les « Réprouvés » (1) annonçait vingt ans à l'avance ses victoires. Dégénérescence d'une fin de race accablée d'un trop lourd

---

(1) Qu'on lise le roman des « Réprouvés » de von Salomon, et l'on comprendra que certains d'entre nous désespèrent.



passé ! Ce serait mentir que de feindre ici une protestation d'optimisme calculé. Il faut dire honnêtement que le spectacle n'est pas beau et que nous attendions autre chose de notre épreuve.



Le Puy se situe ici comme une émergence. Une jeunesse a levé son front. Une race a sur ses lèvres et ses joues montré son sang. Laissons disputer les faiseurs de diagnostics et les diseurs d'horoscopes. Il est établi que, si nous, qui avons charge de cette jeunesse, sommes capables de comprendre notre tâche, un réveil se fera dont il nous faut accueillir les conditions.

Le Puy le montre avec éclat : cette génération de jeunes Français est capable de grandeur. Il suffit de l'y provoquer. Ses maîtres ont besoin d'apprendre qu'une jeunesse ne se révèle que lorsqu'on lui propose l'héroïsme.

Le mot fera sourire quelques sages et inquiètera quelques timides. Puisqu'ils en appellent à la prudence et à l'expérience, celle du Puy leur répondra.

Oui, nous les avons appelés à venir prier pour la France et nous avons parlé de pèlerinage de pénitence. Nous avons repoussé l'excitation des grandes « manifestations », des attractions piquantes, des facilités de tous ordres. Nous avons parlé dur et fait appel à la ferveur qui prie, qui souffre et se sacrifie. Mais ce peu d'audace dont nous ne savions pas s'il serait accueilli, quelle joie lorsque nous l'avons vu dépassé d'un seul élan par ces jeunes, surgis à notre appel. Dès juin, il apparaissait que leur cœur avait été touché. Il fallut bientôt freiner, crainte de surpeupler les routes et la ville en ces temps de difficile ravitaillement. Mais quand nous les vîmes prendre solennellement leur départ, rassemblés sur les parvis des cathédrales, bénis par leurs évêques et chargés des messages de ceux qui restaient ; ou silencieusement par deux ou quatre prendre la route tardivement, parce que les jours de congé étaient rares ; quand nous vîmes les Vierges de Myans

ou de Metz, de Taur, ou de Rocamadour, sculptées ou peintes de leurs mains, entreprendre ces voyages de légende et les populations s'agenouiller à leur passage, nous nous sentions déjà dépassés dans nos espérances et vaincus en audace. Leur avions-nous demandé de les porter nu-pieds sur les routes brûlantes d'asphalte ou sur les chemins pointus ? Leur avions-nous demandé de monter ces gardes des nuits entières au cœur du village endormi ? Leur avions-nous demandé de couvrir les routes de la chaîne ininterrompue de leurs cha-pelets ? Leur avions-nous demandé au soir d'une des plus dures journées, celle du chemin de croix du 14, d'envoyer leur dîner entier aux orphelines, comme le firent ceux qui allaient jouer devant nous la Compassion de Notre Dame ?



Oui, je sais qu'ils ne sont pas pour autant devenus des saints, et vous me dites que vous les attendez aux efforts quotidiens où se mesure le vrai courage. Et vous triomphez déjà, sachant leurs faiblesses. Mais je vous en citerai bien d'autres et de plus solennelles. De ceux-là qui avaient fourni tant d'étapes ferventes et sans doute marché nu-pieds vers le Golgotha, il y eut de grandes trahisons et des chutes lamentables. Mais Celui qui a pétri le cœur des jeunes hommes savait bien que la mesure de leur courage ne s'inscrit pas sur une courbe triomphalement tendue. Lui qui tomba sous la croix, savait que l'ascension se fait par assauts.

Ce sont les logiciens qui parlent de suite progressivement constante. La vie s'affirme par bonds, par étés glorieux surgissant des hivers. Les grands manieurs d'hommes savent que la fougue de la jeunesse, bien conduite, peut atteindre des sommets, si on sait provoquer en elle les joyeuses audaces de l'héroïsme.

Le cœur de l'homme se gonfle d'énergies inconnues, quand son imagination l'enchanté, quand l'appel de la noblesse le transporte. Et si le risque et l'aventure l'éperonnent, si le goût de l'épopée l'exalte ou si la fantaisie parfois le charme, il faudrait n'avoir jamais observé le jeu de Dieu avec sa création, pour tirer scandale de ce qui ravit le Tout-Puissant.



Qui regardera de près, verra qu'une jeunesse ne sombre dans la veulerie que quand ses maîtres l'y invitent par la platitude de leurs conseils raisonnables. Ce ne sont pas seulement les conquérants ou les conquistadors, qui ont offert à leurs jeunes soldats le vin de l'héroïsme. Ce sont les grands penseurs et ce sont les saints, les Bernard et les François, à vingt ans ; et Ignace, qui portait à 40 ans l'élan d'un jeune Xavier aux extrêmes bords des Indes.

Que les maîtres de la jeunesse de France ne s'y méprennent pas. C'est de la grandeur de leur foi, c'est de la splendeur de leur imagination, que sera faite l'histoire des vingt ans qui viennent. Et peut-être l'histoire que Dieu réserve à la France.

Mais il faut serrer l'effort ; ce n'est point trahir la grandeur, c'est l'assurer, que d'en observer quelque condition plus humble.



La proposition de l'héroïsme se rythme par grandes phases. Il faut savoir y inscrire la courbe plus brève d'un autre rythme accordé aux battements journaliers du temps. Plus modeste que l'aventure, et d'ailleurs la recouvrant comme le genre embrasse l'espèce, il faut discerner dans *l'entreprise*, l'un des facteurs essentiels de la pédagogie vivante. La grâce même de Dieu se soumet aux conditions de notre nature.

Le jeune homme, l'enfant déjà, sont saisis par la proposition d'une entreprise — jeu ou construction — qu'il devra sortir de son intelligence servie par ses mains et son courage. Ce que ni les exhortations, ni les reproches, n'auront obtenu de lui, la fable de Démosthène réussit déjà à éveiller dans le plus inattentif des auditoires athéniens. L'art des éducateurs véritables, ainsi que des conducteurs de peuples, est de concevoir les entreprises capables de polariser les facultés et le courage des hommes. Le principe de l'incarnation héroïque est l'un des plus efficaces. Instrument terrible aux mains du démon de l'ambition, lorsqu'il s'empare du cœur de l'homme et l'arme du génie ; il est aux mains de Dieu le seul moyen de venir à bout de notre lâcheté ou de notre faiblesse.

Quand le Verbe de Dieu vint entraîner le monde à sa suite, ce ne fut point de leçons ni de raisonnements qu'il l'endoctrina, c'est à la formidable entreprise du « Royaume de Dieu » qu'il le convia. Quand, à l'appel de son Maître, saint Ignace voudra susciter dans la décadence de la Renaissance païenne un réveil de sainteté, ce sera par la proposition de la conquête du monde qu'il se fera ses disciples.

Mais, héroïque parfois, ou modeste, c'est toujours à l'*entreprise* qu'il nous faudra revenir : campagnes jocistes ou jécistes, Noël routiers, grands jeux scouts, entreprises plus humbles et plus insérées dans la trame des jours. Le génie de l'éducateur se révèle à l'intelligence et à la justesse avec laquelle il sait disposer ses jalons, soulever sans les dépasser les forces, éveiller les conspirations secrètes du cœur, mettre en jeu les facultés paresseuses ou retardataires et obtenir, comme en se jouant parfois — (le *Ratio Studiorum* des jésuites en a poussé l'art jusqu'à la perfection) — ce qui eût semblé impossible à la raison.

Nous avons tous entendu les jeunes, jeunes garçons ou jeunes hommes, nous réclamer « quelque chose à faire ». A notre appel, convaincus ou soumis, groupés sous telle ou telle appellation, ils sont venus. Si nous ne leur offrons que des discours, oubliant que c'était pour de l'*action* (catholique) que nous les mobilisions, rien ne résistera à l'ennui né de l'oisiveté, et nous ne parlerons bientôt qu'aux moins souhaitables, demeurés autour de nous par inertie.

Les plus forts, les plus vivants, — et non point seulement les plus agités, mais les plus réels — s'étaient donnés pour faire quelque chose. Une troupe a tôt mesuré l'insuffisance d'un chef qui ne sait ni lui fixer des objectifs, ni la tenir en haleine, ni lui donner la joie de voir ses forces employées.

En fait, nulle école ne met à plus juste épreuve l'intelligence et le courage ; car les belles théories peuvent inspirer des éloquences abondantes ; seul le contrôle des faits et de la vie en dénonce les erreurs ou simplement les oublis. Ici nulle tricherie n'est plus possible, car le contrôle est immédiat et implacable. Mieux encore, l'entreprise, parce qu'elle com-



porte des résultats vérifiables, dénonce l'une de nos plus ordinaires lâchetés, celle qui se contente des à-peu-près et défaille à pousser jusqu'au bout son effort. Nous poursuivons aujourd'hui de toutes nos sévérités dans le scoutisme l'amateurisme et la débrouillardise. Si nous avions proposé à nos garçons des entreprises vraies, ils eussent immédiatement perçu que la loi est inexorable : tout l'effort est perdu s'il n'est pas poussé à bout, parce que de tout ce bricolage ne sort enfin que temps et argent gaspillés. Quand on a bâclé une installation électrique, ou bien l'on met le feu à la maison, ou bien rien ne marche et il faut finir par l'essentiel : appeler un ouvrier compétent et lui laisser faire son métier. La réponse sévère des faits est une éducatrice incomparable, et c'est une grâce précieuse d'humilité et de discipline qui vient de nos échecs. Le pire dans ces cas-là est néanmoins de réussir par hasard. Il vaut mieux échouer franchement, solennellement, que de s'en tirer par chance et contre les règles.

Nos échecs mêmes du Puy — et il y en eut, Dieu merci — font partie des grâces que la Sainte Vierge nous y a dispensées. Nous apprendrons à faire mieux, plus précis, plus étudié, mieux gouverné.



Et surtout nous apprendrons (nous y avons un peu appris, mais pas assez) combien il est bon de faire quelque chose *ensemble*. C'est le plus précieux secret de l'entreprise des hommes. Il n'est d'entreprise que commune. Et voilà ce que nous devons aimer, car il n'est rien de plus plaisant à Dieu. « *Quand vous serez réunis à trois, en mon nom, quelque chose que vous fassiez, Je serai au milieu de vous !* ». C'a été pour nous la plus avidement convoitée des joies que de faire au Puy une belle chose tous ensemble. Non pas chacun dans son clan, ni dans sa Province ; ni même dans son association ; mais tous, sans distinction, Jécistes ou Routiers, Jacistes ou Compagons, Jocistes ou Jeunes des Chantiers, perdus dans l'unique amour de notre Mère et Reine. Oui, nous aurions pu faire mieux. Les difficultés matérielles ont imposé des camps

différents ; on eût tant aimé à vivre, à chanter, à communier surtout tous ensemble. Un moment, quand, sur le Breuil, la procession accumula et fondit en une seule masse priante l'infinie variété des groupes, nous sentîmes que nous n'avions qu'un seul cœur et la Vierge dut être bien heureuse. C'était la première fois que Scouts et A. C. J. F. se retrouvaient depuis bien longtemps. Je sais qu'ils y ont trouvé joie et force, mais plus encore désir.

Non, nous ne pouvions les uns ni les autres, redescendre du Puy tels que nous y étions venus. La grâce a commencé de nous faire sentir notre unité : unité de souffrance, unité de foi, unité d'amour et unité de courage. N'est-il pas vrai que nous faisons ce pèlerinage pour « l'unité française » ? Nous portions au cœur des blessures sanglantes faites par tant de séparations. Nous portions l'angoisse de plus douloureuses menaces. Nous venions jeter aux pieds de Notre Dame de France les morceaux brisés de son Royaume, et lui demander qu'elle les ressoudât. Mais Dieu voit plus loin et plus juste que nos regards. C'est le cœur français que sa main a rassemblé. Voilà la grâce que nous ne trahirons pas.

Paul DONCŒUR.

# POUR FAIRE DES CHEFS

## *Une nouvelle formule d'Ecole de Cadres*

Tout le monde, en France, s'accorde à dire que la crise d'hommes est plus grave encore du point de vue qualité que du point de vue quantité, que le problème des chefs l'emporte sur celui des naissances. Depuis deux ans l'on s'est efforcé par des moyens divers de remédier au mal. Des écoles de cadres ont surgi un peu partout, régionales ou nationales, officielles ou privées. Les Chantiers de Jeunesse ont étudié et appliqué de nouvelles méthodes de formation des chefs, les mouvements ont particulièrement soigné l'éducation de leurs militants et de leurs cadres. Après ces deux années d'expériences, il semble que le problème ne soit pas encore résolu, et que certaines constatations s'imposent.

La formation des chefs dans les écoles de cadres s'avère à l'évidence trop tardive. On répare, on corrige tant bien que mal un garçon de vingt ans ou plus, on ne l'éduque pas : il a passé l'âge. Il est réceptif encore du point de vue intellectuel, quoique avec une malléabilité déjà diminuée. Du point de vue éducatif, il est déjà formé. Sa structure physique, comme son caractère, portent les marques indélébiles des influences reçues de la famille, du milieu, de l'école. Malgré toute sa bonne volonté, il est déjà déterminé à rester ce qu'il était : il est déjà un homme.

C'est donc au début du processus de fabrication qu'il faudrait saisir le garçon pour sélectionner d'abord, former ensuite, les chefs dont a besoin le pays. Ce début se situe vers quatorze ans, quand le garçon vient à prendre conscience de lui-même, quand son caractère et sa personnalité commencent déjà de s'affirmer. Cette période de crise, on le sait, rend l'enfant particulièrement sensible aux influences extérieures. Un choc psychologique, une image, une sensation, une expérience



morale détermineront en lui des réactions qui le marqueront souvent pour la vie tout entière. C'est à ce moment que sa matière première d'homme demande à être « saisie » comme est saisie une coulée ou une cuisson pour permettre la formation trempée d'un caractère.

Les mouvements de jeunesse s'appliquent à ce travail et forment de bonne heure les chefs qu'ils ont sélectionnés. Pourtant, leurs efforts sur ce point sont assez tardifs, et leurs réussites portent surtout sur des jeunes de dix-sept à dix-huit ans. De plus, ils n'atteignent qu'une minorité de la jeunesse française, et s'attachent surtout à former leurs cadres propres qui seront les chefs du mouvement, plus qu'ils ne prétendent être les chefs du pays tout court.

Il y a un an déjà, j'avais esquissé (1) les grandes lignes d'une école des cadres permanente et progressive qui permettrait de remédier à ces lacunes. Elle prendrait le garçon dès quatorze ans pour le suivre constamment jusqu'à son développement complet, en lui donnant une formation à la fois spirituelle, intellectuelle, physique, psychologique, morale, qui corrigerait les inévitables déséquilibres apportés dans sa vie par l'orientation de ses études en vue de sa profession.

L'idée n'était qu'une idée de plus, comme il y en a tant chez nous. Restait à tenter l'expérience, à la justifier à l'épreuve du concret. C'est cette expérience, réalisée au mois d'août dernier, que je voudrais raconter, aussi objectivement que possible, espérant que d'autres éducateurs s'intéresseront à la méthode et pourront la perfectionner.

Le camp groupa pendant quinze jours trente-deux garçons de quatorze ans environ, soigneusement sélectionnés. Aucun candidat n'avait été accepté sans références sérieuses, avec autant que possible une longue conversation préalable avec le chef du camp. On avait recherché les enfants présentant déjà une certaine personnalité au moins ébauchée, valeur intellectuelle, valeur du caractère ou même valeur sportive. La plupart d'entre eux ne s'étaient jamais rencontrés. Ils

---

(1) *Cahiers de l'Unité Française*. — Fasc. n° 2.

appartenaient à des écoles différentes. Un mélange social avait rassemblé diverses classes : sept d'entre eux étaient d'origine primaire, trois se destinaient à être apprentis mécaniciens, les autres étaient de provenances très diverses : fils d'officiers, de fonctionnaires, de commerçants, etc... Onze étaient scouts, huit étaient chefs d'équipes dans les Cadets de la J. E. C., les autres n'appartenaient à aucun mouvement. Ce brassage indispensable n'allait pas sans difficultés. Il fallait décider les familles obstinées pour qui le camp était une récompense. « si le garçon est sage », ou « s'il est reçu à son examen ». Il fallait écarter les autres, trop insistantes, qui voulaient à toute force inscrire leur rejeton « à qui le camp ferait tant de bien ! ». Il fallait rassurer les chefs des mouvements, inquiets de voir leurs meilleurs garçons soumis à une influence extérieure. Il fallait éviter le danger d'une sorte de mouvement supplémentaire, et insister pour que les garçons participent à toutes les activités de leur propre mouvement avant de chercher au « camp-école de cadres cadets » (ainsi fut baptisé le camp) un complément de formation.

Ces quelques difficultés surmontées, les trente-deux garçons s'embarquèrent à Vichy un beau matin du mois d'août pour devenir les hôtes d'un Chantier de Jeunesse quelque part en Savoie, tout près du lac du Bourget. Les Chantiers nous hébergeaient dans les baraques disponibles d'un de leurs groupes à effectifs réduits, et nous aidaient à assurer l'intendance du camp, condition indispensable pour qu'une éducation véritable ait le loisir de s'exercer. Quatre garçons de dix-sept à dix-huit ans, formés par la J. E. C., encadraient le bataillon en qualité de moniteurs et leur rôle consista non pas à diriger mais à assister les jeunes dans le commandement de leur propre camp.

Les garçons furent répartis en équipes de cinq ou six membres, sous la direction d'un chef d'équipe. Chaque jour, un chef de camp était nommé qui présidait aux couleurs et dirigeait l'ensemble des activités. Le soir, une réunion de chefs d'équipes permettait la critique des différents commandements.

Chaque journée fut solidement encadrée par une arma-

ture spirituelle : messe en plein air et communion du matin reliée à une prière du soir qui clôturait la veillée et tirait les conclusions du jour. Quelques rites se répétaient quotidiennement : décrassage du matin, hébertisme, couleurs, corvées diverses. Dans ce cadre d'ensemble, le programme du camp déroula chaque jour ses nombreuses activités.

Le premier jour fut consacré à la formation spirituelle. Dès le matin, les garçons furent initiés à la vertu du silence volontaire et méditatif. Ce silence se retrouvera quotidiennement par périodes, au cours du camp. D'abord incompris des garçons, il leur devint rapidement une nécessité, et permit l'assimilation progressive de tout ce qui leur était proposé. Le résultat du camp ne serait pas déjà si mince si des jeunes de quatorze ans y ont compris qu'on ne saurait être un homme d'action, encore moins un homme de pensée, si l'on n'est pas d'abord un silencieux. A la base de la maîtrise de soi, il y a la domination de sa propre parole, et aucune formation, surtout spirituelle, ne saurait se passer de cet élément indispensable.

Le thème de la journée fut le passage d'une religion d'enfant à une religion personnelle, de la pratique extérieure à la vie, du catéchisme à l'évangile, de la lettre à l'esprit : toute la vie chrétienne centrée sur l'état de grâce et sur la découverte du Christ vivant en nous. D'où le lien par eux jusqu'alors inaperçu entre la formation du caractère et la vie chrétienne, le rôle de la communion dans cette formation, le décrassage de la confession, le jaillissement de la pensée personnelle. Chaque garçon fut invité, de ce point de vue, à s'analyser soi-même, à ébaucher le bilan de son propre caractère et à fixer l'orientation spirituelle de ses efforts au cours du camp.

Un chemin de croix en pleine nature, où les prières de chaque station furent improvisées par les garçons, mit en application cette leçon de religion personnelle. Après quoi, un exercice de formation de volonté vint tout naturellement réaliser les directives données. Sous la pluie, torse nu, les garçons exécutèrent un parcours à travers bois et rochers pour



affirmer leur résolution d'être supérieurs aux éléments naturels et de réaliser leurs décisions quoi qu'il arrive (1).

Le second jour fut consacré à la politesse. On expliqua aux garçons que la bonne éducation, voire la distinction, étaient une richesse traditionnelle du patrimoine français, et qu'il importait de sauver nos valeurs nationales si nous voulions rester nous-mêmes. Après quoi tous étudièrent ensemble ce qu'un garçon bien élevé doit faire et ce qu'il doit éviter à table, en wagon, dans la rue, au cinéma, en classe, en conversation, au camp, comment on écrit une lettre et surtout comment on la termine, suivant la personnalité du destinataire, comment on se présente à quelqu'un, comment l'on reçoit une commission et comment on l'exécute, comment on cache la lettre ouverte que l'on vous confie, etc... De nombreux exercices pratiques illustrèrent les conclusions de cette étude. Une minutieuse revue de propreté : lits, chambres, cheveux, ongles, etc... fut passée. Dans chaque équipe, un « contrôleur de la politesse » exerça ses fonctions toute la journée, notant les manquements et les réussites, pour fournir le soir un rapport sur la tenue de l'ensemble.

A minuit, un rapide jeu de nuit vint inopinément secouer les garçons pour une heure de courses et de bagarres dans les bois.

La troisième journée fut une journée d'instruction. Le matin, leçon de sténographie. Chaque garçon prit en note l'alphabet Duployé et s'appliqua à rédiger ou à déchiffrer des messages sténographiques. Il n'était pas question de former des sténographes, mais de révéler aux garçons les éléments d'une science où d'eux-mêmes ils pourront plus tard se perfectionner. Après quoi, une mise en commun des lectures de chacun d'eux permit d'établir une précieuse bibliographie. Chacun fut invité à rédiger la liste des livres qu'il avait lus, en les

---

(1) Pour rassurer les parents, précisons que la surveillance médicale fut constante au cours du camp et que pas un garçon ne prit froid au cours de cette manœuvre.

colant sur 20 d'après l'intérêt qu'il y avait trouvé. Ces listes, particulièrement instructives, dénotent généralement la fin de la période des romans d'aventures, et le goût prononcé du scientifique, du vécu biographique, et de la culture littéraire recherchée déjà pour elle-même. Parmi les œuvres notées 18 à 20 on trouve « Le Grand Maulne », « Maria Chapdelaine », et même « l'Iliade » et « l'Odyssée ». Le dépouillement et la discussion de ces témoignages aboutirent à la confection d'une liste-type des livres que tout garçon de quatorze ans devait connaître. Cette liste, assez disparate, mais correspondant exactement aux goûts et à la période de développement des garçons, comprend les volumes suivants :

- Frison-Roche. — Premier de cordée.
- Loti. — Pêcheurs d'Islande.
- Hachette. — Contes et légendes de tous pays.
- Fournier. — Le grand Maulne.
- Bazin. — La terre qui meurt.
- Bazin. — Magnificat.
- Pearl Buck. — Le Patriote.
- A. Daudet. — Jack.
- Hémon. — Maria Chapdelaine.
- Kipling. — La lumière qui s'éteint.
- Pouchkine. — Récits.
- Saint-Exupéry. — Vol de nuit.
- Van der Meersch. — Pêcheurs d'hommes.
- Wiseman. — Fabiola.
- Sienkiewicz. — Quo Vadis (Nelson).
- Glorieux. — Paul, Apôtre du Christ.
- Flory. — Pour vivre en chrétien.
- Flory. — Simples conseils pour étudier.
- Claude. — Adolescent, qui es-tu ?
- Dillard. — Lettres à Jean-Pierre.
- Maurois. — Lyautey.
- Garric. — Belleville.
- Termier. — La joie de connaître.
- Termier. — A la gloire de la terre.
- Rouveau. — Exploration du ciel.
- Fabre. — La vie des insectes.
- Dublanc. — Ce qu'est un avion moderne.
- Carcopino. — La vie quotidienne à Rome.
- Aubry. — Le roi de Rome.
- Dorgelès. — Sous le casque blanc.

Bordeaux. — Henri de Bournazel.

Lavedan. — Monsieur Vincent, aumônier des galères.

Weygand. — Le Maréchal Foch.

La quatrième journée fut baptisée « journée de la volonté ». Dès le matin, trois résolutions furent proposées aux garçons : ne pas se plaindre, ne pas se « dégonfler » quoi qu'il arrive, faire acte d'initiative à chaque occasion.

Une longue randonnée conduisit les garçons, torse nu, dans la montagne. On se fixait un but dans le lointain et l'on marchait droit vers ce but, quels que soient les obstacles. Fourrés de ronces, rochers, taillis, orties, ruisseaux, haies, barbelés, rien ne devait les faire dévier de leur course. Celle-ci se termina dans la rivière où l'on devait passer sous une perche horizontale, fixée au ras de l'eau, tout le corps disparaissant sous la surface. L'après-midi, l'hébertisme fut consacré à des exercices de risque ; sauts périlleux, passages du portique, marche pieds nus sur les cailloux, les yeux fermés.

Les timides furent envoyés en cours de journée accomplir diverses missions : prendre la parole inopinément devant tous les camarades, aller chanter une chanson aux jeunes des Chantiers, recevoir un hôte, etc..., etc... Le soir, les peureux s'en allèrent isolément reconnaître des parcours nocturnes, où les moniteurs leurs ménagèrent quelques surprises de leur cru.

Dans l'après-midi, après une instruction générale sur le secourisme, un inspecteur des finances aussi aimable que compétent vint ouvrir une parenthèse dans la journée de la volonté, pour initier les garçons à l'économie politique. Il leur expliqua en termes clairs et précis l'utilité et le fonctionnement d'une banque, il leur mit entre les mains ces papiers mystérieux qui s'appellent actions, obligations, Bons du Trésor, carnet de chèques, traites, etc... Il leur définît les termes usuels : intérêt, escompte, rente, virements, etc... Quelques notions de morale civique complétèrent cet exposé. L'argent disponible du camp fut placé en Bons du Trésor, et des calculs d'intérêt firent comprendre la valeur de ce placement tandis que les garçons étaient ainsi initiés aux mystères du



circuit fermé ; toutes notions dont les jeunes n'entendront vraisemblablement jamais parler à l'école et qu'ils ne connaîtront que si leur orientation professionnelle les conduit à la Faculté de Droit ou aux Sciences Politiques.

La cinquième journée était un dimanche. La matinée, tout naturellement, fut consacrée au village dont nous étions les paroissiens. On participa à la grand'messe aussi étroitement que possible, non pour l'organiser, ni la chanter, comme si l'on avait quelque leçon à donner aux habitués, mais pour collaborer à ses rites et s'instruire en observant.

Après la grand'messe, tournoi général de boxe, Les combats, très soigneusement arbitrés, comportaient chacun deux rounds de deux minutes, à mains nues. L'ensemble du tournoi fut passionnant. La boxe fut régulière, dure : le bilan comporta deux K. O., quelques lèvres fendues, yeux pochés, nez saignants. Il est regrettable que ce sport soit si peu répandu en France et reste l'apanage de quelques poulains d'exhibition. Les garçons du camp-école comprirent à merveille les leçons de ce tournoi : apprendre à encaisser sans rien dire, continuer la lutte quoi qu'il arrive, ne pas s'avouer vaincu. La formation morale et même la formation musculaire par la boxe sont infiniment supérieures à celles de la lutte ou du jiu-jitsu, qui n'enseignent que la « combine ».

L'après-midi, un jeu par équipes associa des déchiffrements de messages en sténographie avec une balade en montagne et un bain dans le lac. Au retour, une enquête sur le cinéma, parallèle à l'enquête sur les lectures, révéla un attrait beaucoup moins prononcé des garçons pour l'écran que pour les livres. La fréquentation moyenne oscillait entre une et deux fois par mois. La plupart n'allaient au cinéma qu'accompagnés de leurs parents. Les films les mieux cotés furent : Sœurs d'Armes : 20 sur 20 ; Notre-Dame de la Mouïse : 19 sur 20 ; Les horizons perdus : 19 sur 20 ; Blanche-Neige : 19 sur 20 ; Robin des Bois : 19 sur 20 ; Maria Chapdelaine : 20 sur 20 ; Les croix de bois : 20 sur 20 ; Au revoir Mr. Chips : 20 sur 20, etc...

Dans la soirée, chaque équipe fut invitée à présenter une chanson mimée ou un sketch improvisé, après une demi-heure

seulement de préparation. Le résultat fut nettement encourageant : il était clair que la communauté du camp était solidement formée, que les timidités et les respects humains avaient disparu et que les qualités d'initiative progressaient de jour en jour.

Le lendemain lundi fut un jour d'instruction consacré, lui aussi, à des initiations variées. Chaque garçon fut d'abord invité à construire son arbre généalogique. Les résultats furent médiocres : on s'arrêtait généralement aux grands-parents et aux cousins-germains. Mais l'intérêt fut éveillé, ainsi que le goût des recherches familiales et le désir de constituer l'album généalogique, plus passionnant encore que la collection de timbres. Les garçons comprirent l'importance de cet enracinement familial, qui, plus que jamais, doit caractériser aujourd'hui le combat pour notre culture traditionnelle française.

Après diverses leçons pratiques d'arboriculture et de géologie, on fit une expérience d'esprit critique. Chaque garçon reçut un journal quelconque, avec mission de le lire intégralement et de rendre compte ensuite, en dix lignes maximum, de « ce qu'il y a d'intéressant dans ce journal ». La leçon fut fertile en enseignements : absence d'esprit critique, séduction des titres, attrait des faits-divers, manque de discernement dans l'acceptation et l'interprétation des nouvelles, etc... Il aurait fallu renouveler l'expérience plusieurs fois au cours du camp pour qu'elle fût fructueuse, mais le temps manquait.

On travailla également le Morse. Puis, chaque garçon s'en fut laver son linge au lavoir communal, et expérimenta les difficultés du métier de blanchisseuse en se battant avec les taches de vin, de graisse, etc..., particulièrement rebelles à la brosse et au savon.

Le soir, une brève leçon d'astronomie donna les éléments fondamentaux de la carte du ciel.

Le septième jour fut consacré tout entier à une enquête Deffontaines. Dès avant le camp, le petit problème suivant avait été proposé aux garçons : tu es chef d'équipe — tu as

quatre ou cinq garçons avec toi. — On te dit un beau matin, de bonne heure : « Voici des vivres pour la journée, tu vas prendre ton équipe, partir avec elle dans la nature et revenir ce soir après avoir occupé tes équipiers de façon si intéressante qu'ils reviennent tous enchantés ». L'enquête Deffontaines permit la réalisation de ce programme. Les équipes prirent comme centre d'intérêt le lac du Bourget, se partageant les régions et les sujets particuliers d'enquête. Les unes étudièrent le cadre géologique et climatique, d'autres les cultures, d'autres la pêche, l'habitat, les transports, la vie forestière, la vie du village, etc..., etc... Le soir, une mise en commun de toute la documentation récoltée : croquis, pierres, feuilles, témoignages, etc... permit d'acquérir une connaissance précise et détaillée de la région explorée.

La huitième journée fut une journée de mécanique. Un technicien particulièrement compétent voulut bien expliquer aux garçons les caractéristiques de l'automobile : châssis, carrosserie, moteur. On travailla sur pièces à connaître tous les détails de la voiture, et l'instruction fut résumée dans le questionnaire suivant : qu'est-ce que le carburateur ? le vilebrequin ? l'avance à l'allumage ? le delco ? les bougies ? le radiateur ? le différentiel ? quels sont les quatre temps du cylindre ? Qu'est-ce que le moteur sans soupapes ? Quels sont les leviers et pédales du conducteur ? Pourquoi, au cinéma, les roues tournent-elles à l'envers quand une voiture ralentit ? (1).

On étudia ensuite le code de la route, les règles des croisements, la signalisation réglementaire, etc...

A titre de détente, on organisa une séance d'initiation musicale. Grâce à un pick-up et des disques aimablement prêtés, certaines œuvres de J.-S. Bach, Beethoven, Wagner, et Debussy furent présentées. Il s'agissait de répondre à la question : de qui est-ce ? et pourquoi ? Quelques notions sommaires de solfège vinrent compléter l'initiation : qu'est-ce qu'une symphonie ? Comment reconnaître le mineur et le majeur ? Qu'est-ce que le ton d'un morceau ? etc..., toutes notions dont

---

(1) Il est frappant de constater l'ignorance actuelle des garçons de 14 ans en matière automobile, par rapport aux générations précédentes. La crise comportera de ces conséquences inattendues.



les garçons s'avérèrent totalement ignorants, et que beaucoup d'entre eux n'auraient vraisemblablement jamais l'occasion d'apprendre.

Le jour suivant fut axé sur le village. La matinée se passa tout entière dans une fromagerie, où depuis A jusqu'à Z les garçons apprirent comment on fabriquait le gruyère. Cette étude ne fut pas seulement technique, mais encore économique, s'attachant à l'utilisation des sous-produits et aux modifications apportées par la crise actuelle à cette utilisation. Le questionnaire proposé comportait les problèmes suivants : pourquoi le lait caille-t-il ? Qu'est-ce que la présure ? Que fait-on du petit lait ? Quelle proportion de fromage et de beurre peut-on fabriquer avec 100 litres de lait. Qu'est-ce qu'une écrémeuse ? Quel est le prix du litre de lait ? Du kilo de gruyère ? Pourquoi ne peut-on pas élever de porcs aussi facilement qu'autrefois ? Quelle est la nourriture du porc ? D'où provient-elle ?

Les garçons furent ensuite initiés aux mystères d'une étude de notaire et d'une étude d'avoué. Puis, l'après-midi se passa en grande partie à la Mairie du village, où le secrétaire de mairie leur énuméra les innombrables services dont la mairie est le centre, et leur en expliqua le fonctionnement. Quantité de problèmes précis furent évoqués dans leur complexité et leur multiplicité. Les garçons purent se rendre compte de l'évolution du rôle des mairies vers une technique de plus en plus centralisée, et de l'importance capitale au village du secrétaire de mairie.

Entre temps, vers midi, un signal avait été donné dans le camp : nous sommes à l'étranger : plus un mot de français. Les Allemands dans un secteur, les Anglais dans l'autre, et la vie de camp continue, avec le déjeuner et ses conversations, embarrassées d'abord, puis de plus en plus à l'aise, si bien qu'au signal de fin d'exercice l'habitude était déjà prise de parler dans la nouvelle langue.

La dixième journée se passa à l'Abbaye d'Hautecombe, en contact le plus étroit possible avec la vie bénédictine. Après une bonne étape à pied, puis une demi-heure de bateau, on

arrive à temps pour tierce, sixte, none et la grand'messe dont l'ensemble avait été expliqué et commenté. Un moine décrivit aux garçons l'essentiel de la vie monastique et voulut bien leur montrer le cloître, les reliques, les ornements et les vases sacrés du monastère. Journée de recueillement, où les garçons découvrirent l'importance capitale pour notre pays des religieux qui firent la France et la réalité de cette vie spirituelle toute consacrée à la louange perpétuelle de Dieu, dans les splendeurs du culte liturgique.

Le lendemain était le 15 août. La messe de communion, puis la grand'messe du village occupèrent la matinée. Le soir, un feu de camp invita tous les habitants, ainsi que les jeunes des Chantiers, à s'unir à la jeunesse de France en pèlerinage auprès de la Vierge du Puy. Feu de camp recueilli, où le fini artistique fut recherché de préférence à la chanson drôle ou au sketch comique. Comme conclusion, après l'évocation de la vie facile d'avant guerre, puis des malheurs de la France, les garçons chantèrent et mimèrent les vieilles chansons que l'on chantait après 70 et qui parlaient d'espoir :

*Une voix* : Mais qui donc êtes-vous pour parler de victoires, de revanches, d'espoir dans la France d'aujourd'hui ?

*Les garçons* : Nous sommes la jeunesse de France.

*La voix* : Quel âge avez-vous ?

*Les garçons* : Quatorze ans.

*La voix* : Des gosses !

*Les garçons* : Jeanne d'Arc aussi était une gosse.

*La voix* : Et que comptez-vous faire ?

*Les garçons* : Nous préparer pour demain.

*La voix* : Comment vous préparer ?

*Une équipe* . Une vie chrétienne solide comme était celle de Jeanne, une vie en état de grâce avec le Christ.

*Une autre équipe* : Des corps endurcis, capables d'effort, résistants à la fatigue, au soleil, à la pluie, et qui ne regardent pas à leur peine.

*Une autre équipe* : Des caractères durs qui savent ce qu'ils veulent et sont décidés à tout pour l'obtenir.

*Une autre équipe* : Nous voulons connaître tout ce qui

peut nous aider à vivre, être débrouillards, actifs, modernes, savoir le morse, la mécanique, la sténo, les langues, toutes les inventions de l'homme d'aujourd'hui.

*Une autre équipe* : Nous voulons aimer notre pays, tout notre pays, sa mer, ses lacs, ses fleuves, ses montagnes.

*Une autre équipe* : Ses travailleurs de l'usine et ses travailleurs des villages et des champs.

*Une autre équipe* : Etre prêts à donner notre vie pour tous ceux-là, pour qu'ils soient heureux, et libres, et chrétiens.

*Tous* : Pour que la France soit belle.

*Un garçon* : Et cela pas en paroles avec de la littérature.

*Tous* : Mais réellement, avec des actes.

*La voix* : Et vous croyez vraiment réussir ?

*Un garçon* : Jeanne d'Arc a réussi...

*Tous* : Parce qu'elle était sainte.

*Un garçon* : Le Christ est ressuscité.

*Tous* : Parce qu'il a su souffrir et mourir.

*Un garçon* : La France ressuscitera.

*Tous* : Parce que nous saurons vivre en chrétiens pour elle.

« Amour sacré de la Patrie ».

Ce soir là, les garçons n'ont pas été seuls à comprendre qu'ils étaient déjà des hommes.

La douzième journée prépara l'année scolaire qui s'ouvrait. On y étudia d'abord les différents mouvements de jeunes, leurs bienfaits, leurs caractéristiques, leurs caractères complémentaires. On y prit conscience des menaces dangereuses pour la France de la jeunesse unique, et de la nécessité d'une jeunesse unie.

L'après-midi fut tout entière occupée par une sérieuse correction fraternelle. D'abord en équipe, puis en réunion générale, chacun fut mis sur la sellette : ses qualités, ses défauts lui furent déclarés avec une franchise parfaite, non sans discussion parfois, et avec toute latitude donnée à l'intéressé de se défendre s'il le jugeait bon. Une telle « lessive », pour des garçons de 14 ans, est moins fouillée psychologiquement



qu'elle ne le serait quelques années plus tard, mais la fraîcheur d'âme de cet âge, sa malléabilité, sont telles que la vérité entre à fond dans l'âme et provoque d'immédiates et fonderies réactions de conversion. On sent que les caractères sont en pleine fusion, qu'un coup de pinceau, une incurvation, au besoin un trait de burin modèlent instantanément la pâte et la sculptent peut-être pour toute la vie.

La dernière journée se passa sous le signe de la France. A chacun des garçons fut donné le texte de l'introduction : « Pourquoi j'écris sur la France » de Frédéric Sieburg dans son volume « *Dieu est-il Français ?* ». Nulle part peut-être les traits de la civilisation française ne sont aussi finement décrits avec leurs lumières comme avec leurs ombres. Chacun médita profondément cette préface pour en saisir toutes les nuances, puis une explication générale vint répondre aux questions et dissiper les incertitudes. Une série de reproductions artistiques fut ensuite exposée, qui groupait séparément l'école flamande, l'école italienne, l'école espagnole, et l'école française. Les garçons furent invités à étudier ces diverses écoles et à définir leurs caractéristiques.

Enfin, des résolutions furent mûrement pesées et décidées pour l'année scolaire : résolutions spirituelles, d'organisation d'une vie chrétienne personnelle, résolutions intellectuelles de travail judicieusement dosé, résolutions culturelles enfin : éducation physique, lectures, musique, arts, etc...

Tel fut le programme de cette école de cadres d'un nouveau genre. Pour le bien saisir, il faudrait le revivre dans l'atmosphère qui l'anima, l'intégrer dans les conditions générales qui donnèrent au camp son climat particulier : l'uniforme, les pieds nus, la natation dans le lac, la chanson du camp, les chœurs des veillées, l'appellation des garçons par leurs prénoms, détail si important de leur vie de communauté familiale, la direction personnelle de chaque garçon, l'allure générale de dureté sans contrainte, par la convergence constante des volontés toutes droites, la durée même du camp, qui permit de distinguer les tempéraments héroïques, mais inconstants, des solides caractères en montée persévérante.

Tout cela agit à l'évidence sur les garçons et leur donne cette plénitude de joie, d'un état de grâce rayonnant par toutes les joies en plénitude d'humanisme et de christianisme à la fois. Quant à leur avis sur la quinzaine, il faudrait le demander à Claudie, à Bernard, à Jean-Marc, à Jacques, etc... Ou plutôt non, car vous n'en obtiendriez que des réponses stéréotypées, des « formidables », et des « au poil », qui sont les jugements sans nuances de leur âge. Leurs opinions, c'était simplement leur poignée de main expressive et leurs yeux brillants quand ils sont partis. Cela suffisait à tout dire.

Les leçons à tirer de cette expérience sont nombreuses. Elle était une expérience et rien que cela, un essai de méthode qui pourrait, en cas de réussite, se montrer susceptible de généralisation.

Nul doute d'abord que le travail de formation ne doive commencer à cet âge. Plus tôt, il risquerait d'être sans prise sur les caractères, plus tard, il rencontrerait des plis déjà pris de déformations déjà irrémédiables devant lesquelles il serait impuissant. A quatorze ans, on rencontre sans doute une instabilité parfois décevante, un goût du jeu ou une faculté de rêve qui, de temps en temps, font s'évader le garçon au beau milieu du travail commencé. Il ne s'agit pas de modifier son âge, ni de le mûrir prématurément, il s'agit seulement de lui fournir un ensemble d'images, d'impressions, de chocs, qui provoquent chez lui des réflexes et orientent sa formation. A ce titre, l'expérience a été nettement concluante.

On ne voudrait pas prétendre qu'elle fut complète. Un camp école de cette sorte ne se suffit pas à lui-même. Si bien employés qu'aient été ces quinze jours, leur fruit serait vite perdu si les garçons n'étaient pas soigneusement suivis, maintenus en contact et regroupés périodiquement pour l'achèvement de leur formation. De nombreuses initiations n'ont pas été abordées ; chemins de fer, P. T. T., radio, avion, industrie, etc... D'autres n'ont été qu'ébauchées et demandent un sérieux complément de présentation. Le problème social n'a pas été traité, à peine la formation civique ou la formation intellectuelle du chef. L'éducation du commandement n'a pour ainsi

dire pas été faite et le camp sur ce point a révélé chez les garçons des lacunes élémentaires dont nous connaissons trop bien en France les conséquences chez l'adulte. La formation spirituelle comme la formation du caractère n'ont reçu que leur impulsion initiale. Il sera nécessaire, chaque année de reprendre le cycle, de l'étudier, de l'approfondir, de le perfectionner, de suivre de tout près l'orientation professionnelle, d'organiser les stages à la ferme, en usine, à la mine, à l'étranger, etc... (1). Le camp de départ n'est à considérer que comme un camp de sélection permettant d'élaguer les inaptes et de démarrer les autres.

Peut-être serait-il possible de trouver les concours qui permettraient d'étudier l'œuvre entreprise, d'organiser régionalement les camps de sélection, de reprendre chaque année une nouvelle génération montante et de la suivre, échelon par échelon, jusqu'à l'âge d'homme, préparant et complétant ainsi les écoles de cadres existantes, celle d'Uriage et celles des Chantiers, ciselant avec une infinie patience ceux qui relèveront la France de demain.

Le camp école de 1942, commencé avec des gosses, s'est terminé avec des hommes. Pourquoi ne pas penser qu'un jour, commencé avec des hommes, il se terminera avec des chefs ?

Victor DILLARD.

---

(1) Pour tous ces points je me permets de renvoyer le lecteur à l'article déjà cité des *Cahiers de l'Université Française*. — Fasc. n° 2.



# NÉCESSITÉ D'UNE ÉDUCATION FAMILIALE

## *Le point de vue d'une Assistante Sociale*

Jamais on n'a, autant que de nos jours, parlé de la famille.

Point n'est besoin d'être très anciennement dans le service social pour remonter à l'origine de cette évolution. La législation d'il y a une dizaine d'années était plus une législation d'assistance qu'une législation sociale : secours aux nécessiteux (mot qui devrait n'être employé que par exception) plus que lois familiales.

Passons sur le détail des lois qui, progressivement, ont sensiblement amélioré la condition matérielle de la famille et réjouissons-nous des initiatives qui travaillent à lui donner sa place sur le plan civique.

Prenons garde toutefois de ne pas commettre à son égard l'erreur que, naguère, certains ont commise pour l'enfant : à vouloir en faire un dieu, nous en avons fait un égoïste, un individualiste, un jouisseur. Ne manquons pas notre but en développant un égoïsme qui, pour être familial, n'en serait pas moins de l'individualisme collectif, tout aussi préjudiciable. Comme nous voulons intégrer l'enfant dans la famille, intégrons la famille dans la nation.

Et nous arrivons à l'idée principale de notre exposé : *nécessité d'une éducation de la famille* (point primordial, indispensable), si nous voulons que celle-ci soit capable de tenir, dans la société future, la place que, très légitimement d'ailleurs, nous lui voulons.



Il nous a semblé nécessaire — pour éclairer la question — de nous placer d'abord en face de faits concrets, de situations définies incontestables et incontestées, et de faire sur eux la lumière.

Et d'abord, qu'appelle-t-on *familles* ?

J'imagine que notre pensée sera unanime pour désigner sous ce titre, les ménages régulièrement constitués, ne s'étant pas formés au hasard d'une rencontre, défaits sous l'influence d'un autre hasard, pour se reformer à nouveau à une troisième occasion favorable ou... défavorable.

Nous avons eu la curiosité de faire une enquête portant sur l'agglomération lyonnaise en général, pour nous rendre compte de la proportion des ménages réguliers, et parmi ceux-ci, des familles saines, éduquées ou susceptibles de l'être, pouvant être intégrées dans cette communauté nationale, dont elles doivent être, nous le savons, la cellule initiale, l'élément fondamental.

Les assistantes familiales des divers quartiers de Lyon ont toutes fait porter cette enquête sur des familles très connues et régulièrement visitées, où l'aîné des enfants est âgé d'au moins 10 ans, ce qui nous permet de nous trouver en face de foyers institués depuis un certain nombre d'années. Nous avons pris, d'autre part, pour ne pas fausser notre statistique, seulement des familles françaises, de façon à avoir une idée de la teneur morale de notre pays.

Sur un certain nombre de familles françaises visitées, chaque assistante a dénombré les ménages réguliers, les ménages irréguliers, les ménages de divorcés, les situations spéciales, et, sur le nombre restant des ménages réguliers, on a fait le compte des familles moralement tarées. (Nous appelons ainsi les familles entachées d'alcoolisme, d'incurie profonde, d'amoralité, les familles inéducables. Nous ne tenons naturellement pas compte des tares physiques : tuberculose, syphilis, qui n'entravent nullement en elles-mêmes un développement moral).

Sans entrer dans le détail des résultats obtenus par arrondissement, qu'il nous suffise d'indiquer le résultat global :

Nombre total considéré : 654 familles.

Ménages réguliers .....	554
Ménages irréguliers .....	29
Ménages de divorcés .....	50
Cas spéciaux .....	21

Sur 554 ménages réguliers :

Familles tarées .....	54
Familles saines .....	500

Soit 90 % environ du chiffre total.

Notons que notre enquête porte sur la population ouvrière et sur une partie de la classe moyenne. Pour les autres milieux, commerçants et bourgeois, il serait intéressant de procéder aux mêmes recherches.

Néanmoins, nous avons déjà une idée de la physionomie morale de la France familiale ouvrière d'aujourd'hui, de sa qualité. Il faut même que cette image géographique soit présente à notre esprit, car il importe de ne pas perdre de vue à qui l'on s'adresse quand on dit aux familles françaises : Vous avez des droits.

Il est nécessaire également d'examiner les conditions matérielles de la vie actuelle. Nous reconnaitrons qu'elles ne sont guère de nature à favoriser une évolution morale, d'où la nécessité de faire converger tous nos efforts vers un redressement, en dépit des obstacles et des difficultés.

Nous nous trouvons d'abord en face de la question des salaires, problème énorme, qui ferait à lui seul l'objet de tout un rapport. Nous ne pouvons mieux faire que de nous reporter à une étude faite par une assistante familiale en août 1941, nous mettant en présence de quelques budgets ouvriers établis par des maîtresses de maison économes, n'arrivant pas cependant à équilibrer recettes et dépenses.

Faisons parler les chiffres, ils seront plus éloquents que d'abstraites considérations :



## 1° Famille de 4 personnes.

Père, mère, 1 enfant de 18 mois, grand-mère.

<i>Ressources mensuelles :</i>		<i>Dépenses mensuelles :</i>	
Salaire du père .....	805 60	Alimentation .....	1.149 35
All. fam. et S. uniq. ...	220 »	Loyer .....	91 90
Pension grand-mère ..	300 »	Entretien .....	628 75
	<hr/>		<hr/>
	1.325 60		1.870 »
soit 11 fr. environ par personne		—	1.325 »
et par jour.			<hr/>
		<i>Déficit :</i> .....	545 »

A noter que, de janvier à juillet 41, le salaire du père n'a pas dépassé 600 fr. Le déficit a été couvert par des prélèvements sur les livrets de Caisse d'Epargne et une aide en bons d'épicerie du Secours National.

## 2° Famille de 5 personnes!

Père, mère, 3 enfants : 11, 5, 3 ans :

<i>Ressources mensuelles :</i>		<i>Dépenses mensuelles :</i>	
Salaire du père .....	1.650	Alimentation .....	1,189 55
All. fam. et sal. uniq. ..	660	Loyer .....	213 50
	<hr/>	Entretien .....	1.089 60
	2.310		<hr/>
soit 15,40 par personne et par			2.492 65
jour.			2.310 »
			<hr/>
		<i>Déficit :</i> .....	181 65

## 3° Famille de 11 personnes.

Père, mère, 8 enfants : 16, 11, 10, 9, 6, 3, 2, 1 an, un oncle vivant au foyer.

<i>Ressources mensuelles :</i>		<i>Dépenses mensuelles :</i>	
Salaire du père .....	1.700	Alimentation .....	3.457 60
All. fam. et sal. unique ..	1.980	Loyer .....	230 »
Salaire fille 15 ans .....	606	Entretien .....	929 55
Pension de l'oncle .....	700	Vêtements .....	437 10
Prime allaitement .....	45		<hr/>
	<hr/>		5.054 25
	5.031		5.031 »
soit 15 fr. environ par personne			<hr/>
et par jour.		<i>Déficit :</i> .....	23 25

Ces budgets ne comportent aucune dépense vestimentaire (à l'exception d'un seul), aucun frais de médecin ou de pharmacien, aucun frais de loisir ou de déplacement hors travail, pas de renouvellement ou entretien de mobilier et cependant il faut chaque mois retirer de la Caisse d'Épargne les petites économies faites à grand'peine. On doit s'être penché avec la mère de famille sur ces situations pour en comprendre le tragique. De tels budgets permettent aux familles de subsister, mais non de faire face aux imprévus et moins encore de réaliser une épargne qui cependant devrait normalement trouver sa place dans un budget familial. Que survienne une maladie, un accident, une période un peu prolongée de chômage, la famille devient une assistée, à charge à la collectivité et dont le sort dépend de la générosité d'une municipalité, d'un groupement corporatif, d'une œuvre privée. Ceux qui veulent à tout prix se suffire rognent sur la nourriture même indispensable. Le plus souvent, on se met en retard de paiement de loyer, le paupérisme s'installe à demeure à longueur d'année et oblige à recourir à l'assistance, aux secours.

Et le pire est que certaines familles s'habituent trop facilement à cette situation et vont se classer d'elles-mêmes dans la catégorie des « familles nécessiteuses », trouvant tout naturel de demander, de recevoir, sans souvent même se rendre compte de l'origine du secours.

Pour en revenir aux salaires, il est certain que dans bien des cas l'insuffisance des ressources est aggravée par leur mauvaise utilisation ; dans ce domaine, comme en bien d'autres, toute une action éducative est à entreprendre, mais bien souvent aussi il est impossible à une mère de famille économe — et c'est le cas des exemples plus hauts cités — de faire simplement face aux dépenses les plus indispensables. Il ne nous appartient pas d'indiquer le remède, problème que des économistes de tous les temps ont eu bien du mal à essayer de résoudre, mais de constater seulement le fait certain que bien des budgets ouvriers ne sont pas en conformité avec le coût de la vie. Il est bien difficile, dans ces conditions, de persuader

une mère de famille de rester chez elle, à son foyer, plutôt que de céder à la tentation d'aller chercher au dehors par son propre travail un salaire qui n'est pas seulement un salaire d'appoint, mais constitue un apport essentiel à la vie du foyer.

Une deuxième circonstance particulière à notre temps et qui vient entraver le développement normal de la famille, réside dans les difficultés actuelles de l'existence et leurs conséquences. On est frappé par le déséquilibre familial qui en résulte. Difficultés de s'approvisionner, quasi-impossibilité de se vêtir, obligation pour les membres de la famille de prendre leurs repas séparément, le père à l'usine, les enfants à l'école ; à l'aube, départ de la mère pour avoir une place avantageuse dans la « queue » à l'ouverture de la boutique du tripier ou du crémier, afin de rapporter — ou ne pas rapporter — un minimum pour le repas du jour même, d'où énervements, impatiences, privations chez la mère, exigences de certains maris. Obligation de se coucher tôt pour ne pas dépasser sa ration de charbon ou d'électricité. Toute la vie se trouve désaxée et bien des milieux n'ont pas su maintenir l'équilibre. Le sens moral va en s'amoindrissant ; on cherche à se débrouiller, et comme on n'a pas le choix des moyens, on n'hésite pas devant l'indélicatesse. Et ce sont les trop nombreux exemples de trafic vraiment abusif dans l'emploi des cartes de priorité, que l'on se passe, se repasse, que l'on utilise à double (le temps de rentrer chez soi, vider son panier et repartir ailleurs le faire remplir). On vend son droit à la priorité comme Esaü son droit d'aînesse ; et pas toujours pour un plat de lentilles (il s'agirait plutôt de pois chiches). Faut-il citer cet exemple, vrai malheureusement, de mères qui vont chercher leur enfant à la crèche afin que, l'ayant dans les bras, elles aient priorité sur les priorités...

Quel sera le rôle du service social, en face de ces misères particulières à notre temps ?

Il faudrait en premier lieu réduire au minimum ces difficultés et qu'à tous les échelons de l'administration, chacun



remplisse consciencieusement sa fonction : renseignements précis, évitant des retards, des attentes, des courses inutiles, des renvois à divers bureaux. Nous savons que la tâche est complexe, mais nous ne pouvons que déplorer tel cas précis où, par exemple, une mère de famille de 6 enfants, dont l'aîné a 10 ans et le dernier 1 an, a mis des mois à obtenir une carte de layette, renvoyée de sa Mairie à la Préfecture et de là au canton, chaque service attribuant la responsabilité au service de l'échelon inférieur ou supérieur.

Il serait souhaitable que le possible soit fait également pour réduire les démarches dans les bureaux de ravitaillement et faire concorder les dates de retrait des diverses cartes : savon, lait, etc... Beaucoup peut être entrepris dans ce domaine avec de la bonne volonté, de la compréhension et le sens de la conscience professionnelle.

Nous ne dirons qu'un mot de l'approvisionnement de source industrielle ou bienfaisante. En période normale, on ne saurait qu'applaudir à de telles initiatives qui rendent à leurs bénéficiaires un incontestable service. En août 1942, époque de disette, la question est plus complexe. Il est parfait qu'un chef de famille trouve à son usine et contre un remboursement normal les denrées nécessaires à la subsistance de son foyer, évitant ainsi à sa femme les interminables attentes à la porte du commerçant, mais il est regrettable que cette même femme double parfois son approvisionnement en allant précisément faire son marché tout comme si elle n'avait rien eu par ailleurs, alors qu'une autre femme sans droit de priorité restera complètement dépourvue. Il est parfait qu'une famille à salaire réduit comme celles plus haut citées reçoive une certaine quantité de bois de chauffage dispensé par telle œuvre de bienfaisance, mais il est regrettable que cette libéralité atteigne précisément un foyer largement pourvu par la répartition du charbon favorable aux familles nombreuses, le poussant à revendre son bois à moins fortuné. Il est parfait qu'un ménage bénéficie d'un apport de légumes, cadeau royal en ce dernier hiver où le rutabaga, si décrié en 1941, est resté, par représailles peut-être, invisible, mais il est

regrettable que ces légumes en rejoignent d'autres dispensés par une autre œuvre non moins bienfaisante et qu'on ait pu totaliser récemment pour une famille venue quémander des bons d'alimentation, 72 kgs de légumes donnés... et revendus.

Outre les répercussions matérielles de tels abus que nous devons voir et bien connaître, le développement actuel et nécessaire des œuvres sociales qui ont sauvé tant de familles de la misère, rendu l'équilibre à tant de foyers désaxés, paré à tant de situations désespérées, ce développement présente certains écueils. A côté des bénéficiaires passagers et accidentels, il faut malheureusement placer les habitués des Bureaux de Bienfaisance d'aujourd'hui, des Centres de Chômage de naguère, clientèle bien connue des Services Sociaux, éternels signalés des personnes charitables et des œuvres privées, et qui ne manquent pas de déclarer qu'ils « font partie » du Secours National, comme d'autres ont leur compte en banque.

De même, il faut savoir différencier et distinguer la qualité des diverses familles nombreuses : la vraie famille nombreuse voulue ou courageusement acceptée, laborieuse et économe, besognant pour vivre par elle-même, qu'il faut aider, encourager au maximum et pour laquelle on ne fera jamais trop en soutenant son propre effort ; — et la famille nombreuse où un enfant de plus n'est qu'un nouveau prétexte à secours, où les enfants sont mis au monde sans plus, vivant dans un taudis entre un père alcoolique et une mère abétie et paresseuse, où parler d'éducation ne serait qu'un manque de tact. Aussi ne traitons pas la première comme la seconde. N'avons-nous jamais souffert de voir épinglé sur la poitrine et les vêtements souillés de certaines femmes qui l'arboquent fièrement, l'insigne de la famille nombreuse française ?

Il faut aussi prendre garde à cette tentation de faire bénéficier des secours les seules familles dont la misère s'étale. Un gros progrès a été réalisé depuis quelques années au point de vue assistance publique. L'enquête basée sur le salaire donne des résultats autrement précis et exacts que la superficielle impression produite par le milieu sur les ressources

de la famille qui ne sont pas forcément en rapport avec son niveau apparent de vie. On est heureusement revenu de cette erreur qui consistait à accorder d'autant plus facilement que le ménage était plus mal tenu, les enfants plus malpropres, la vie plus visiblement misérable. Il suffit de remonter à une dizaine d'années pour se rappeler des réflexions dans le genre de celle-ci : La Mairie ne m'a pas accordé tel secours parce que l'enquêteur a trouvé ma maison bien tenue. Intérieur bien tenu, certes, mais au prix de quels efforts parfois d'une maman vaillante et épuisée. Il est à souhaiter que cette conception se généralise et que les œuvres privées, elles aussi, si elles veulent être vraiment sociales, distinguent entre l'éducable et l'inéducable ; on ne fera jamais trop pour les familles conscientes de leur dignité et on dessert les autres en leur supprimant tout effort.

Autre cause de déséquilibre de l'époque actuelle : les repas pris en dehors du foyer par un certain nombre de membres de la famille. Certes, il est indispensable de trouver des solutions immédiates pour parer à l'urgence du problème du ravitaillement. Et combien sont nécessaires ces initiatives qui assurent à l'enfant une alimentation indispensable et substantielle que l'on ne peut qu'à grand'peine assurer au foyer : les cantines scolaires auront enlevé cet hiver un lourd poids d'angoisse à bien des mères vaincues par les difficultés de l'approvisionnement. Et les soupes d'usines, apportant un appréciable complément au maigre repas du père quand elles ne le constituent pas intégralement, sont aussi une heureuse réalisation. Elles déchargent d'un gros souci la maîtresse de maison ou le malheureux célibataire qui travaille et ne sait plus ni où, ni comment s'approvisionner.

Toutefois, à côté de l'avantage matériel et immédiat apporté de ce fait, constatons la diminution progressive de la vie de famille et considérons ces arrangements comme provisoires, conséquences d'une politique obligatoire de restrictions (horaires de travail par équipes en vue d'une réduction indispensable du combustible et de la lumière). Sachons les faire considérer par les familles comme un pis-aller, craignons



qu'ils ne prennent dans leur esprit un caractère définitif. Espérons au contraire qu'un jour ces familles reviennent à la vraie vie française, schématisée par une table de famille autour de laquelle sont réunis un père, une mère et des enfants, heureux d'être ensemble.

Nous signalerons en passant comme étant d'importance primordiale la question logement qui demanderait à elle seule toute une étude. Souhaitons qu'une politique rationnelle du logement et la lutte contre le taudis entreprise dans diverses villes donnent d'heureux résultats. Là aussi il y aurait à faire œuvre éducative, mais nous ne pouvons ici approfondir davantage la question.



Nous avons donc déployé, au début de cet exposé, des faits concrets, des problèmes de vie tels qu'ils se posent aux familles ; voyons à présent quelle est l'attitude de ces familles et comment elles réagissent en face de ces problèmes.

Et parce qu'il faut bien prendre la vie à son origine, voyons d'abord ce que pensent les parents du droit à la vie des enfants, nous voulons dire du *nombre des enfants*. Nous nous excusons d'avance de la lourdeur d'une telle classification.

1° Il y a *ceux qui ne pensent rien* et chez lesquels la famille s'augmente matériellement, si l'on peut dire, sans qu'aucun facteur moral n'intervienne, sans qu'il y ait aucune acte de la volonté : beaucoup ou peu d'enfants... le hasard règle les choses. Il faut malheureusement ranger dans cette catégorie un certain nombre de familles nombreuses du milieu ouvrier, et il est triste de le constater, d'autant plus nombreuses qu'elles sont plus déficientes.

2° *Ceux qui spéculent sur le nombre des enfants*. Un enfant de plus : autant d'avantages supplémentaires, secours de la première année, augmentation des allocations familiales, droit à la carte de priorité. C'est là qu'une bonne politique de la

famille doit intervenir pour ne pas transformer en prime à la production l'appui et l'encouragement à la famille française.

3° *Ceux qui limitent le nombre des enfants.* Nombreuse, innombrable est la catégorie de ceux qui par égoïsme ou par nécessité sont décidés à ne pas dépasser tel chiffre qu'ils se sont d'avance fixé. Un 1<sup>er</sup> enfant est généralement bien accueilli, dans beaucoup de ménages, le 2<sup>e</sup> l'est également : on sait ce qu'est l'enfant et les joies dont il est la source ; après le garçon, on désire la fille ou inversement ; quand on « fait vraiment bien les choses » on va même jusqu'à 3, qui est le premier échelon de la famille nombreuse ; mais dépasser ce chiffre serait de l'imprévoyance. La prudence la plus élémentaire exige qu'on s'arrête là. Il faut bien reconnaître que l'égoïsme n'est pas seul en cause, les difficultés de la vie dont nous avons parlé plus haut, l'insuffisance de certains budgets, sont une raison de limiter les naissances dans bien des ménages qui envisageraient avec courage la tâche d'élever une plus nombreuse famille. C'est là que le principe si souvent énoncé doit trouver son application : la naissance d'un enfant ne doit pas être une cause d'abaissement du niveau de vie de la famille.

4° Enfin, et poursuivant notre courbe ascendante dans l'échelle des valeurs, il y a *les familles qui volontairement et courageusement acceptent de nombreux enfants.* Toute assistante sociale a la joie d'en connaître un certain nombre, et pour celles-là nous applaudissons à chaque nouvelle amélioration apportée au Code de la famille. Jeunes mères vaillantes pour lesquelles on voudrait pouvoir faire toujours davantage et qui justifieraient la création d'une Entr'aide maternelle ménagère, dont nous n'avons pas en ces quelques pages à déterminer les modalités d'application. Nous nous bornons simplement à faire part de nos constatations, car plusieurs d'entre nous ont remarqué avec tristesse que certaines mères de famille, débordées par leur tâche matérielle écrasante, glissent peu à peu, et à mesure que survient un enfant

de plus, sur la pente du « laisser-aller » sans qu'on puisse les en incriminer (les forces physiques ont une limite). Et c'est toute la famille qui descend d'un ou plusieurs échelons sur le plan social par le seul fait des circonstances matérielles.

\*  
\*\*

Poursuivons notre enquête et voyons comment les familles envisagent la *formation du caractère, l'éducation des enfants*.

Là encore, plusieurs catégories de familles. Arrêtons-nous aux lacunes rencontrées pour essayer, en les découvrant, d'attirer l'attention sur la nécessité des remèdes appropriés.

*L'éducation du tout petit*, dont nous ne dirons qu'un mot, alors que chaque point demanderait un développement. Nous remarquerons simplement que si de grands progrès ont été obtenus en hygiène et en puériculture, le côté éducatif n'a pas avancé dans les mêmes proportions. Dès la naissance, l'enfant prend une autorité qui évolue rapidement vers le despotisme (disons, pour être de notre époque, vers le totalitarisme) : il *veut* sa sucette, il ne *veut* pas son biberon, il *veut* être promené, il *exige* le sein maternel bien longtemps après que celui-ci est tari. Moins d'un an après l'avoir mis au monde, la pauvre mère n'est plus que la docile esclave d'un jeune dieu sur lequel elle s'extasie en attendant de se répandre tôt ou tard sur son compte en stériles gémissements.

*Après la 1<sup>re</sup> année*, les erreurs alimentaires, à peu près évitées jusque-là surviennent parce que l'enfant dont la volonté s'affirme exige avec un esprit de suite de beaucoup supérieur au degré de résistance de sa mère, jusqu'à parfaite satisfaction de ses désirs : vin, café, etc...

A mesure qu'il grandit, les lacunes augmentent, et sans entrer dans le détail, nous constaterons seulement que beaucoup d'enfants ignorent les mots de « Bonjour, Merci, Pardon » et les premiers éléments de cette chose exquise et surannée qui simplifierait tant les rapports entre les humains et qui a nom la politesse. N'avons-nous pas tendance à trouver



étonnante, tant elle est exceptionnelle, l'attitude de la maman qui, dans le tramway, fait céder sa place à son jeune garçon, parmi le flot des autres mères qui recommandent farouchement de garder la leur à des garnements qui, durant tout le reste de la journée, ne resteront pas 5 minutes assis ?

Avançons encore. Voici venu l'âge de la *fréquentation scolaire*. Trop de parents n'attachent pas à cette question l'importance qu'elle requiert. Pour certains, tous les prétextes sont bons de faire manquer l'école aux enfants : mauvais temps, petit frère ou petite sœur à garder ; mais la grande raison invoquée est le manque de vêtements ou de chaussures, motif quelquefois vrai de nos jours, le plus souvent injustifié, car on rencontre ces mêmes enfants dans la rue ou jouant dans leur cour, ou ayant par miracle retrouvé vêtements et chaussures le jour de l'arbre de Noël ou d'une distribution de jouets. Quelques cas font le désespoir des assistantes scolaires : en 15 mois, le nombre de jours de présence à l'école totalisé par une fillette s'est élevé à 22. Malheureusement, les sanctions jusqu'à ce jour n'ont pas existé. L'affichage à la porte de l'école laisse les parents dont il s'agit parfaitement insensibles ; nous pensons qu'un seul langage serait compris, celui de l'argent. Il a été intéressant de constater récemment les résultats obtenus par une municipalité ayant informé les parents qu'un signalement des absences non justifiées serait fait aux Caisses d'allocations familiales avec retenue d'allocations au prorata des jours de classe manqués. Les plus instants appels au devoir et même à l'intérêt des enfants n'auraient pas abouti à un tel succès. Il est triste d'avoir à énoncer des faits aussi terre à terre, mais il vaut mieux, à notre avis, ne pas se dissimuler la vérité.

Nous avons ainsi relevé sur 50 jeunes ouvriers de 15 à 22 ans : 29 n'ayant pas obtenu leur certificat d'études ; et sur le même nombre de jeunes filles, 17 dans le même cas.

Lacune pour les intéressés, lacune pour la société de demain. N'y aurait-il pas, de la part des mouvements familiaux, nécessité de donner à leurs adhérents une formation sur ce point ?

Signalons aussi l'*absence de surveillance* de l'enfant entre les heures de classe ; la rue est son domaine avec toutes ses attractions ; le jeudi, c'est le cinéma et pas spécialement le cinéma de patronage. On ne fera jamais trop pour remédier à cette déficience, pour intégrer l'enfant dans un milieu sain qui complète l'éducation familiale ou y supplée quand celle-ci est inexistante.

Nous arrivons à l'âge de l'*apprentissage*. Les mêmes parents qui n'ont attaché aucune importance à la fréquentation scolaire n'en attachent pas davantage à la formation professionnelle de l'adolescent. L'essentiel est que l'enfant rapporte de l'argent. Citons le cas tout récent d'un jeune ouvrier proposé par son chef d'atelier pour suivre les cours d'apprentissage organisés par l'usine : refus de la mère de signer le contrat. On tâche de faire un repêchage et le contremaître propose au garçon de voir sa mère pour lui expliquer de quoi il s'agit : salaire maintenu au même tarif, heures de cours à la charge de l'usine, garantie de faire 40 heures par semaine, tandis que, restant petit manoeuvre, il demeurerait exposé au chômage partiel. Le refus est maintenu. Intervention de l'assistante d'usine à qui la mère, exaspérée de tant de sollicitude et ne voulant rien entendre, déclare trouver ce métier trop salissant et pénible, et anormal qu'un employeur insiste de cette façon. Or il s'agissait d'un jeune garçon intelligent dont les chefs étaient satisfaits.

Il faudrait, tout de même, que les parents comprennent le tort qu'ils font à leurs enfants en ne les laissant pas apprendre un métier. Veut-on quelques exemples : le jeune homme dont nous venons de parler avait été chasseur d'hôtel et plongeur avant d'entrer dans une usine de teinture. Un autre commença par être garçon de courses dans une maison de sport, puis manoeuvre métallurgiste et manoeuvre mécanicien. Un troisième travailla chez un marchand de primeurs pendant deux ans, puis à l'Arsenal pendant la guerre, et vint échouer en troisième lieu dans le terrassement. Mais le record est battu par cet autre qui, à 20 ans, avait exercé 8 métiers : de 13 à 14 ans, emploi dans une usine de papiers peints ;

de 14 ans à 14 ans et demi, dans une maison de cartonnages ; de 14 ans 1/2 à 15 ans 1/2, dans une parfumerie. A 15 ans 1/2, passe 3 mois dans une imprimerie ; et de 16 à 19 ans, passe dans une autre imprimerie, dans une fabrique de chaussures, une fabrique de biscottes et vient échouer dans la teinture.

Les écoles du Secrétariat à la Jeunesse ont réalisé un progrès appréciable dans cet ordre d'idées. Le premier résultat a été d'occuper ces jeunes chômeurs que l'on rencontrait si souvent désœuvrés dans les rues de nos banlieues ouvrières.

A la question de l'apprentissage chez les garçons, correspond celle de l'éducation ménagère chez les filles. Gros problème dont l'urgence s'impose quand on constate le nombre de femmes qui en sont totalement dépourvues.

D'une façon générale, la mère est-elle capable de donner cette éducation à sa fille ? Nous répondons non, même parmi les bonnes maîtresses de maison. D'autre part, la fillette accepte mieux un enseignement venant de l'extérieur. Il est heureux que cette formation ménagère soit devenue *obligatoire*. Comme pour les garçons, des initiatives intéressantes ont surgi depuis 2 ou 3 ans ; il faut leur souhaiter un développement intensif et surtout l'application du principe de l'obligation pour toutes les classes sociales : on aura alors fait beaucoup pour la famille. Le premier devoir d'une femme n'est-il pas d'abord d'être capable de tenir une maison, quelle que soit sa situation dans l'avenir ?

Quelques industries l'ont compris et ont annexé à leurs ateliers des cours d'enseignement ménager et de couture. Diverses modalités sont employées : quelques-unes utilisent les périodes de chômage partiel de cette façon. Tout le personnel féminin doit obligatoirement assister aux cours qui sont théoriques et pratiques et payés à un tarif horaire se rapprochant sensiblement de celui du travail. Des ouvrières consultées se déclarent intéressées et satisfaites. Le programme théorique est plus intensif pour les jeunes.

Si la génération future compte de meilleures maîtresses



de maison, le niveau de la famille sera sensiblement relevé et, par là aussi, le niveau social général.

\*  
\*\*

Ayant essayé de suivre les réactions des familles pendant toute l'évolution de l'enfant : tout-petit, âge scolaire, adolescence, nous voudrions dire un mot maintenant du *mariage des très jeunes*. Nous appelons très jeune, le ménage composé d'une femme de moins de 18 ans et d'un mari de moins de 20 ans, ce dernier n'ayant pas accompli son stage au Chantier de jeunesse. Ils ne sont pas rares, ces époux, âgés respectivement de 16 et 17 ans, 16 et 18 ans, 19 ans, que l'on ne peut prendre au sérieux, étant loin d'avoir la maturité nécessaire pour envisager les devoirs du mariage. Passons pour la jeune fille qui peut être prématurément formée et dont l'instinct maternel suppléera à l'inexpérience. Mais le jeune mari n'est lui-même qu'un enfant qui bien souvent ne saura pas faire l'effort nécessaire pour se consacrer à son foyer et se priver des distractions de son âge. Le plus souvent, le ménage ne peut songer à une installation définitive avant le retour du mari car, pendant cette période, la femme ne pourra assumer la charge d'un loyer. Celle-ci s'installe alors chez ses parents ; les incompatibilités surgissent. D'où incompréhensions, difficultés que connaissent tous les ménages qui n'ont pas leur vie propre.

Sans doute il faut reconnaître que la plupart de ces mariages très jeunes ne font que régulariser une situation, et c'est mieux ainsi. Pourtant, l'éducation aurait dû remonter plus avant : le mal étant fait, on y remédie ; la prophylaxie morale eût été préférable.

Signalons encore l'écueil du jeune mari qui revient du Chantier de jeunesse autre qu'il n'y était parti. Certaines assistantes sociales peuvent citer le cas de jeunes hommes revenus mûris et transformés, ayant changé de caractère et de mentalité, ne trouvant plus dans leur jeune épouse, qui elle n'a pas évolué, la correspondance d'idées et de sentiments qu'ils en attendent.

Nous concluons que s'il est difficile de statuer sur des cas particuliers, il faudrait de très bonne heure, dès l'âge de 15 ans, donner au jeune homme et à la jeune fille une éducation préfamiliale les mettant en présence de leurs futurs devoirs et de leurs responsabilités, afin d'éviter que la situation de chefs de famille ne les saisisse au sortir de l'enfance et avant qu'ils n'aient pris conscience de toutes leurs responsabilités.

\*  
\*\*

Sans vouloir faire de cet exposé un réquisitoire, nous avons trop souvent rencontré de ces *familles déficientes*, pour ne pas dire un mot de la situation lamentable de leurs enfants, victimes aujourd'hui, demain futurs inculpés du tribunal d'enfants. Il ne faut pas fermer les yeux sur le mal si on veut le poursuivre mais avoir le courage de constater les faits.

Dans certains cas, c'est le père et la mère qui sont indignes tous les deux : alcoolisme, brutalité s'exerçant sur les enfants, amoralité flagrante dont les enfants sont les témoins. Qui n'a pas lu la remarquable et réaliste étude de Van der Meersch : « *Le Péché du Monde* », ne saura jamais où peut aller le martyre d'une vie d'enfant. A la décharge de la mère, il faut heureusement reconnaître que, bien souvent, le père seul est un être anormal et dépourvu de tout sentiment humain, la mère étant la première victime de cet être odieux qui terrorise la famille.

Passons sur les faits pour en venir aux remèdes possibles.

Dans les cas où seul le père est déficient (presque toujours par l'alcoolisme) le point névralgique est le plus souvent l'absence d'argent dans la famille. Le père boit son salaire et femme et enfants vivent misérablement avec un budget qui aurait pu autrement s'équilibrer.

Parfois les allocations familiales mêmes sont dissipées par le père. La solution d'exception qui consiste à verser à la mère, après enquête, les allocations, est rarement réalisable ; une recrudescence de brutalité atteint la pauvre femme, qui préfère continuer à souffrir et à misérer plutôt que d'affronter

la colère redoublée d'un ivrogne. Nous ne sommes pas seuls à penser qu'il serait plus opérant et plus efficace de remettre normalement les allocations familiales à la mère.

Dans le cas où les deux parents sont indignes, cas plus rare heureusement, nous pensons que seules les sanctions sont efficaces. Nous avons vu déjà que tout appel à la raison et à la morale restait vain. Soustraire les enfants à leur vie douloureuse et anormale ne suffit pas, des sanctions plus sévères s'imposent : amendes, prison.

Enfin il est le cas de certaines mères abandonnées qui, après quelques efforts, se désintéressent de leur enfant, et après l'avoir laissé des jours à l'hôpital, se sentant incapables de payer un mois de nourrice, l'abandonnent à l'Assistance Publique. Parfois encore, il s'agit de domestiques de milieux bourgeois ou commerçant que l'on a.. « oublié » d'affilier aux assurances sociales et aux allocations familiales, et pour qui l'enfant devient une charge insupportable.

\*  
\*\*

Pour terminer sur une pensée plus réconfortante, nous considérerons les très nombreux milieux éduquables qui, malgré les constatations qui précèdent, représentent la majeure partie de notre population familiale et nous souhaiterions qu'une *éducation civique et sociale de la femme*, de la mère, soit faite par les mouvements familiaux, ou continuée là où on a commencé à la faire. Il est essentiel, en effet, que la femme s'intéresse davantage aux questions générales, à celles tout au moins qui se rapportent à la famille. A peine sait-elle le montant du salaire de son mari, le nom de l'entreprise où il travaille. « Il est maçon », répond-elle quand on l'interroge sur la profession de ce dernier ; elle sait cela sans plus. Comment peut-on, dans ces conditions, lui demander d'équilibrer son budget ?

Même insuffisance à cet égard est relevée dans le milieu bourgeois, où la confusion n'est pas rare entre assurances sociales et allocations familiales : « C'est mon mari qui s'occupe de ces questions, je ne suis pas au courant ».



Il est cependant nécessaire que la femme s'intéresse à ces questions générales, pour résoudre au mieux les divers problèmes qui se posent dans la vie d'une famille.

Nous pensons avoir donné un aperçu général des situations avec lesquelles notre vie nous met quotidiennement en contact. Si nous en avons mis en relief les difficultés, c'est précisément parce qu'il faut que le service social soit là quand ces difficultés surgissent, pour aider à les aplanir, à les résoudre, et de plus en plus à les éviter. De son intervention, maladroite ou heureuse, peut dépendre le sort d'une famille. C'est pour cette raison que nous avons tant insisté sur le côté éducatif de l'action sociale.

Mais il semble en outre que pour réaliser cette œuvre éducative, les mouvements familiaux soient également tout désignés. Une collaboration bien comprise entre ces mouvements et le service social paraît souhaitable. D'une part, le groupement familial exprimant les nécessités, les besoins matériels et moraux des familles ; d'autre part, le service social les résolvant avec son expérience, sa documentation, sa technique ; car, il faut bien le dire, il y a une technique en ce domaine comme en tout autre, et rien ne s'improvise. De cette collaboration, faite d'échanges mutuels, peut surgir tout un programme d'éducation des familles. Alors vraiment — quand elle sera éduquée et à tous les échelons de la société — la famille redeviendra la robuste base d'une France indestructible.

Marie DUCROUX,  
*Assistante sociale*

# ORIENTATION PROFESSIONNELLE ET ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

On fait de la réforme de l'enseignement secondaire une question de programmes et d'examens. La question n'est-elle pas mal posée ? C'est indéfiniment et sans jamais contenter tout le monde qu'on recherchera le programme idéal, les horaires parfaits, les examens impartiaux, qui feront de notre enseignement secondaire un système d'instruction et d'éducation capable de faire de tous les petits Français qui y passent tant bien que mal 7 ans de leur jeunesse, des hommes d'élite. Ne faut-il pas mettre l'accent sur *professeurs et élèves*, beaucoup plus que sur *plans administratifs* ? L'homme qui enseigne, l'enfant à enseigner importent plus que le cadre où ils s'insèrent.

Ceux que des circonstances particulières, les deux guerres en particulier, ont amené à être élèves, puis professeurs dans des établissements de régions les plus diverses, ceux qui ont eu l'occasion de s'occuper de lycéens ou de collaborer avec des Conseillers d'Orientation Professionnelle, ont pu faire quelques-unes des expériences multiples dont s'inspire cet article. Il se propose de traiter le problème de l'enseignement secondaire du point de vue des enfants.

De ce point de vue, il s'agit beaucoup moins de programmes et d'examens que de *sélection* et d'*orientation*. Il faut donner à telle catégorie d'enfants, une enseignement qui leur soit adapté.

### **Nature et but du secondaire.**

Définissons d'abord ce que nous entendons habituellement par secondaire. C'est premièrement et surtout un enseignement à *base de latin*. On y ajoute pour un nombre restreint le grec. Dans cet enseignement, il peut y avoir des questions de méthodes, très peu de programmes. Le programme est assez nettement défini par le but poursuivi. En six ans d'études, des enfants devenus des adolescents doivent savoir comprendre et traduire un texte latin ou grec. Par des exercices préparatoires, ils ont dû acquérir une souplesse d'esprit que donnent remarquablement

les langues anciennes. Mis en contact direct et prolongé avec ce que les auteurs anciens nous ont laissé de meilleur, ils ont dû acquérir, comme sans s'en douter, par osmose, un véritable humanisme.

Cette culture a fait ses preuves ; elle a une efficacité éprouvée pour former des esprits de premier ordre. De là son prestige, mais aussi les préjugés, qui gênent son acquisition.

### Résultats lamentables du secondaire d'aujourd'hui.

En fait, cette culture gréco-latine donnée à un trop grand nombre d'élèves, parmi lesquels il y a beaucoup d'inaptes, n'atteint pas son but. Regardez les jeunes gens et les jeunes filles qui sortent de l'enseignement secondaire. Un trop grand nombre ont **bien peu** profité de leurs six années de latin (environ 2.400 heures) et de leurs 4 années de grec (environ 1.500 heures). Le résultat est lamentable pour la somme d'heures consacrée.

Beaucoup — même de ceux qui réussissent à passer de justesse leur baccalauréat — sortent du lycée ou du collège sans avoir acquis la véritable culture classique : ce ne sont pas des « secondaires » « à la tête bien faite ». Ils n'ont pas le sens de « l'humain » et ils ne possèdent pas les qualités réelles d'un bon primaire ou d'un professionnel spécialisé. Ceux-ci savent au moins faire quelque chose d'utile de leurs mains ou de leur cerveau. Ces prétendus « secondaires » ne sont pas devenus quelqu'un et ne savent pas faire quelque chose.

Il y a évidemment des exceptions : ceux qui étaient supérieurement doués et que leur milieu et le dévouement de certains professeurs ont particulièrement développés. Ce sont les quelques rares premiers de classe. Mais, dans l'ensemble, même ceux qui ont atteint à la véritable culture secondaire, n'ont acquis qu'un vernis bien superficiel. Ils ont été handicapés pendant toutes leurs études par le grand nombre d'inaptes qui ont alourdi les classes et tué l'ardeur pour une culture désintéressée. La formation de ces enfants a été en partie gâchée par l'atmosphère de passivité, de dégoût, de superficialité, de scepticisme qu'ont créée ceux qui n'ont rien tiré du secondaire.

Résumons. On peut dire qu'en fait, sortent du lycée ou du collège trois catégories de jeunes gens (1) :

---

(1) Toutes ces remarques valent pour les jeunes filles.



-- un très petit nombre (un à cinq sur une classe de trente) arrivent au but que se proposent les études classiques.

-- un nombre trop restreint tirent de leurs études un profit réel mais médiocre. La proportion varie de  $1/3$  à  $2/3$  suivant les établissements et les régions.

enfin le reste, un trop grand nombre, puisqu'ils constituent grosso modo la moitié du contingent scolaire, ne tirent aucun profit de leurs classes et, ce qui est plus grave, empêchent les autres d'en profiter. Ratés, dilettantes ou sceptiques, ils iront grossir les rangs des incapables qui se croient quelque chose. S'ils acquièrent plus tard des qualités pratiques, ce sera après avoir perdu inutilement les belles années de leur jeunesse.

Dans les deux dernières catégories, se répartissent finalement les « retardés » qui n'étaient pas inaptes, mais qui ont entraîné indéfiniment de classe en classe sans surnager jamais pleinement.

### Raisons de cet échec.

Pourquoi y a-t-il aujourd'hui, parmi les élèves de l'enseignement secondaire, tant d'inaptes et d'inadaptés ?

On pourrait en analyser et développer de multiples raisons. Beaucoup d'enfants sont des retardés, des inattentifs, des nerveux. Ils sont atteints de tares physiques et mentales. Beaucoup ont passé d'une classe dans une autre sans avoir assuré les bases de leur instruction. Ils sont enclins à la paresse ; l'éducation familiale est trop molle ; les directeurs d'établissements ont cédé par faiblesse devant les réclamations irraisonnées des parents.

Les milieux familiaux d'aujourd'hui ne favorisent pas chez l'enfant l'étude de matières longtemps ingrates, dont le rendement est à longue échéance et exige une discipline de vie et une persévérante continuité, bien que, par préjugés ou traditions, beaucoup de familles veulent aveuglément ce genre d'études pour leurs enfants.

Les familles, dès la sixième, sont hantées par la limite d'âge des grandes écoles. Un certain nombre d'enfants gagneraient à passer leur baccalauréat un an plus tard, après avoir refait une troisième ou une quatrième. Ils ont le baccalauréat par bachotage et ne vont pas jusqu'à la culture : en leurs sept ans d'études, ils ont recueilli des fruits précoces et hâtifs qui ne valent pas

ceux qui ont normalement mûri et qui épuisent inutilement la plante.

### Aptitudes et conditions que réclame le secondaire.

Mais prenons le problème par son côté positif. Que faut-il pour qu'un enfant soit jugé apte aux études gréco-latines ?

Le secondaire exige de l'enfant des capacités intellectuelles, au moins moyennes, des qualités morales solides et, de la part de son milieu, des conditions favorables.

Pour faire utilement des études gréco-latines, un enfant doit être suffisamment doué en *mémoire*, pour savoir après la cinquième, d'une façon sûre et définitive, les formes latines, après la troisième les formes grecques.

Il doit être suffisamment doué en *intelligence* pour comprendre et s'intéresser en troisième aux notions abstraites et assez délicates des syntaxes latine et grecque.

Ceux qui n'ont ni cette mémoire, ni cette intelligence, évidemment se découragent. Ils deviennent des paresseux, ou s'en tirent par des subterfuges. Ils font pendant des années un travail de Danaïdes : travail sans joie, travail forcé, dont ils ne voient jamais le rendement, travail stupide comme celui de faire des devinettes à coups de dictionnaire ou de rédiger sans sourciller — il faut bien rendre une copie — des successions de non-sens en un mauvais français. Les meilleurs, du point de vue moral, attendent patiemment, pour se développer et vivre réellement, la fin de leur scolarité. Les autres cherchent des compensations dans les à-côtés du travail scolaire ; parmi eux sont les chahuteurs de profession. Il faut bien que leur nature trouve un intérêt quelconque à la vie de lycée ou de collège.

Au point de vue moral, il doit être capable d'un *travail continu et persévérant*. Un travail à éclipse ne suffit pas. On n'assimile vraiment les langues anciennes (les mathématiques aussi) que par un effort soutenu. Qui oublie une part de ce qu'il a **acquis dans la classe précédente**, devient incapable de poursuivre avec fruit. Les classes successives mettent des étages à une construction harmonieuse. Or, beaucoup d'élèves essayent de construire un deuxième étage alors que le rez-de-chaussée s'est effondré, ou que le premier étage n'a jamais existé. Par exemple : un élève étudiera le discours indirect en troisième, alors qu'il ne sait pas conjuguer les infinitifs des verbes latins. Un autre étu-

diera les fractions algébriques alors qu'il ne sait pas réduire au même dénominateur des fractions arithmétiques.

Aujourd'hui, bien des milieux familiaux ne favorisent pas ce travail continu et persévérant. On y vit dans une agitation continue sans règle et sans discipline. Des habitudes de mollesse, que l'on justifie par des craintes excessives concernant la santé des enfants, une hygiène, qui n'est souvent que le souci d'épargner à l'enfant toute souffrance, une conception du bien-être où la satisfaction de la gourmandise et les distractions sont fréquentes, développent dès l'enfance les tendances sensuelles ou les facultés sensibles, au détriment de la fermeté de leur esprit. Avant la guerre on pouvait parler des ravages de l'automobile et aujourd'hui encore de ceux de la T. S. F.

Enfin, l'enfant doit être capable de *prendre goût à des études désintéressées* à rendement lointain, qui restent pendant de longues années abstraites et grammaticales. Pour s'y intéresser, il faut :

— ou être supérieurement doué — nous n'écartons pas, loin de là, les valeurs qui peuvent sortir des couches les plus humbles de la nation,

— ou se trouver dans un milieu où l'on estime les valeurs spirituelles et intellectuelles, où elles comptent dans la vie journalière, où l'on en respire l'atmosphère.

C'est pourquoi, pour prendre un exemple : à égale médiocrité de dons naturels, le fils d'un avocat cultivé pourra être maintenu dans le secondaire, malgré des notes légèrement inférieures, pendant les premières années, alors que le fils d'un épicier, uniquement préoccupé d'accroître sa fortune, devra en être écarté. Le premier a des chances, après des années difficiles, de finalement s'adapter. Le second, même si ses parents sont riches, sera toujours fourvoyé dans un lycée ou un collège. En admettant même qu'il se mette à travailler d'arrache-pied les dernières années, par intérêt ou contrainte, il ne verra jamais dans le baccalauréat qu'un diplôme monnayable à conquérir par bachotage. Remarquons du reste, par contre, que le fils mal élevé d'un avocat pourra fort bien n'être jamais qu'un raté, alors qu'un fils d'épicier, consciencieux et honnête, pourra apporter dans son travail une probité qui lui permettra d'assimiler à fond les richesses d'une culture classique.



### Nécessité d'une sélection.

Une sélection est donc nécessaire qui ne laissera poursuivre l'enseignement secondaire qu'à ceux qui sont aptes à tirer profit de cette formation générale, un profit qui soit en proportion du temps qu'on y passe. Ceux-là formeront, pour une bonne part, les cadres supérieurs de la nation et par l'Université se dirigeront vers les carrières libérales.

Cette sélection des meilleurs, si l'on ne considère que les enfants, est relativement facile. Les instituteurs, puis les professeurs, qui ont leur tâche à cœur, en sont très capables. Il suffit qu'elle ne soit pas décidée sur le jugement d'un seul, mais d'après un conseil des professeurs et avec un contrôle de la direction. C'est ce qui se fait pratiquement dans beaucoup de maisons d'éducation au moment des passages de classe, mais d'une manière trop large, avec des timidités et des inconséquences qui tiennent à de multiples raisons. La plupart des professeurs s'en plaignent, mais ont de la peine à lutter contre des habitudes et des préjugés enracinés, voire des préoccupations budgétaires et le prestige du nombre, dans l'enseignement public comme dans l'enseignement privé.

### Nécessité d'une orientation.

Il s'agira ensuite d'orienter ceux qui seront écartés du secondaire. Exclure est facile théoriquement, mais devient impossible pratiquement si l'on ne sait où diriger ceux qui seraient à exclure. La sélection des meilleurs est donc liée étroitement à l'orientation des autres. Eux aussi, surtout s'ils sont nombreux, ont droit à une éducation et à une instruction qui en fassent des hommes. En fait, si l'on envisage les cas réels, il est souvent difficile, parfois impossible, de trouver pour beaucoup de ces enfants un cadre scolaire qui leur soit adapté. A quoi bon un examen d'orientation sérieux, approfondi, fait à grand renfort d'examen médical, de tests, de psycho-technie, de questionnaires psychologiques et d'enquêtes familiales si, une fois déterminées les aptitudes précises de l'enfant, il n'est pas possible de le diriger vers une maison d'éducation où il trouvera le régime d'études que réclame sa fiche d'orientation ?

Notre cadre scolaire est trop rigide. Les programmes du secondaire sont établis pour des enfants normaux, se trouvant

dans les conditions définies plus haut. Ces programmes en gros — surtout depuis les dernières réformes qui ont diminué le programme de mathématiques et de sciences obligatoire pour les sections-lettres — ne sont ni trop chargés, ni mal compris. (Et il est normal que les programmes soient faits pour les enfants normaux, qui se trouvent dans les conditions normales).

Mais puisque de trop nombreux enfants de la France d'aujourd'hui sont des faibles, des attardés, des médiocres — nous ne disons pas des anormaux — et de plus se trouvent hors des conditions requises pour remédier à ces déficits de nature, il faut regarder cette situation en face et y remédier.

On remet périodiquement les programmes en question. C'est la quadrature du cercle. On n'arrivera jamais à faire passer utilement par les mêmes programmes les trois catégories d'enfants déterminées plus haut.

Il faudrait adapter un enseignement à la troisième catégorie d'enfants, c'est-à-dire, tout en gardant l'objectif d'une culture générale, la plus largement humaine possible, supprimer les langues anciennes, descendre le niveau, diminuer les doses. Qui ne peut tout assimiler, pourrait avec profit assimiler une partie. La véritable culture se fait d'ailleurs plus en profondeur qu'en extension.

On comprend la répugnance des parents qui désirent pour leurs enfants non seulement une instruction mais aussi une éducation, à les retirer de telle maison d'éducation sérieuse où l'on ne fait que du secondaire normal, officiel, pour les mettre à l'école primaire, dans un milieu quelconque, où pour les tourner prématurément vers un apprentissage pour lequel, ni par hérédité, ni par goût, ils n'ont de dispositions spéciales. Avant d'aborder une école d'Agriculture ou d'Arts et Métiers, avant de reprendre les affaires paternelles, avant de préparer directement tel concours qui conduit à des postes de fonctionnaires de second plan mais honorables, il est souhaitable que ces enfants, inaptes au latin et au grec, inaptes même à assimiler ensemble le grand nombre de matières qu'offre le baccalauréat moderne, acquièrent pendant une formation générale.

Parmi eux, un certain nombre, à l'esprit concret, ceux qui dès l'enfance s'intéressent à la mécanique, aiment construire de leurs mains ou observent spontanément les plantes et les animaux, peuvent fort bien se développer avec un enseignement

partant du concret. Il faut les y conduire et les libérer le plus possible des mots parlés ou écrits qui ne leur disent rien. Il y a de ce côté du neuf à trouver. Les méthodes Carrard de pré-apprentissage pourraient guider des chercheurs et inspirer des réalisateurs. Les difficultés matérielles pour l'organisation d'un enseignement à base concrète sont moins grandes qu'on ne le croit.

Ne serait-il donc pas à souhaiter que, dans l'enseignement privé en particulier, il y ait à côté du cours normal, qui suit les programmes officiels, une organisation souple des matières et des cours, qui permettent aux enfants de choisir parmi ceux-ci le régime qui leur convient : quelque chose comme les « Grades » des « High schools américaines » (1) ? En s'ingéniant, après avoir conquis à cette idée une part de leur personnel enseignant, les directeurs de maisons d'éducation arriveraient à organiser un système de ce genre. Ils pourraient prendre comme base le baccalauréat moderne, mais le concevoir d'une manière plus souple. Certains élèves seraient dispensés des deux langues vivantes, d'autres seulement de la deuxième langue vivante. Il y aurait divers cours de mathématiques, où les élèves seraient répartis, non d'après leur âge, mais d'après leurs capacités et leur acquis. Il suffirait que ces cours se donnent en même temps, à la même heure, pour plusieurs sections. Les cours essentiels, comme le français, seraient communs à toutes les sections, d'autres seraient remplacés pour les plus faibles par des travaux manuels ou une initiation artistique.

Pour une organisation de ce genre, il faut laisser une grande liberté aux directeurs de maisons. Elle dépend de leurs ressources en maîtres et professeurs et de leurs effectifs scolaires. Ainsi un véritable enseignement secondaire peut être donné par l'histoire et la géographie, aussi bien que par le français et le latin : cela dépend du professeur.

Mais que les hommes chargés de coordonner les enseignements dans une maison aient le courage de choisir pour les enfants qui leur sont confiés. On ne peut tout faire à la fois. Mieux vaut approfondir trois matières que passer superficiellement sur cinq.

---

(1) En Amérique, le compte de la scolarité ne s'opère pas par simples mesures de temps, mais par « grades » qui comportent un certain nombre de périodes et de matières. Les programmes ne sont pas uniformes pour tous. Très vite, les enfants ont à faire des options.



Il y a des matières indispensables qui demandent jusqu'à 14 ou 15 ans un approfondissement continu : français, mathématiques, langues, d'autres qu'on peut étudier plus ou moins, selon le temps dont on dispose, sans grand dommage. Ainsi un cours d'Histoire sur le XVII<sup>e</sup> siècle peut se faire en 10 ou 30 heures. On peut en chimie étudier deux métalloïdes ou toute la série. En histoire naturelle, on peut dans les espèces végétales ou animales se limiter à quelques-unes. En Histoire de la Littérature, on peut n'étudier que quelques auteurs caractéristiques. Un déficit dans une de ces matières ne cause jamais une impossibilité de monter dans une classe supérieure. Même si l'enfant n'y remédie pas pendant son temps de scolarité, il pourra, s'il a le goût des études, combler ses trous, plus tard, par des lectures et des conférences.

Lectures et conférences dirigées peuvent déjà au collège et pendant le temps des vacances, compenser chez certains élèves ce que les classes ne leur ont pas donné. Alors, à quoi bon surcharger celles-ci ? En histoire naturelle par exemple, quelques bonnes conférences avec projections, faites par un Maître, peuvent autrement ouvrir l'esprit que 35 heures de classe, espacées tout au long d'une année et faites par un professeur médiocre, qui répète un manuel. La représentation préparée et expliquée d'une pièce de notre théâtre, à l'occasion d'une fête du collège, peut être plus efficace pour la formation littéraire que 10 heures de classe ennuyeuses sur le texte mort. Les possibilités de culture sans écrasement sont donc multiples. L'atmosphère, le climat d'un établissement y contribuent tout autant que les classes proprement dites. Aux directeurs et aux professeurs de créer ce climat dans un esprit de large collaboration. Alors, chaque professeur ne sera plus hypnotisé par sa matière ou impressionné par l'examen à venir. Il ne réclamera plus pour son enseignement un temps considérable sans tenir compte des autres matières. Ces rivalités d'horaires ont été en partie cause de la dispersion des enfants et de l'alourdissement des programmes.

En tout cas, il y a certainement dans le secondaire, si l'on considère les enfants, une nécessité réelle d'adaptation qu'il faut admettre ; on la constate dans tous les établissements. Si les éducateurs voulaient avec un esprit neuf s'y soumettre, ils réussiraient.

Alors quelle libération pour le véritable secondaire ! Il rede-

viendrait digne de ce qu'il fut aux temps de véritable humanisme. De lui sortiraient vraiment des hommes à l'esprit bien formé.

Les autres enfants, au lieu de devenir des ratés, des dégoûtés de l'effort intellectuel, qui, après avoir subi passivement des années de classes, finissent par remplir plutôt mal que bien n'importe quelle tâche, deviendraient aussi des hommes à leur mesure. Grâce à une tâche adaptée à leurs capacités, ils se seraient formés avec entrain et ardeur. Quittant le collège, ils pourraient occuper honorablement et avec compétence des postes qui ont souvent dans la vie du pays une réelle importance. De ces postes, il n'en manque pas dans le fonctionnariat, dans le commerce et l'industrie privés.

### Objections contre la sélection.

Avant que les premiers succès de cette méthode en aient prouvé le bien fondé, il faudra du courage à ceux qui l'expérimenteront. Ils auront d'abord à la faire accepter des parents. Ceux-ci se plaignent que les programmes ne sont pas adaptés à leurs enfants et pourtant quelles objections ne soulèverait pas un pareil essai d'adaptation !

Beaucoup ne voudraient pas admettre que leur fils n'est pas capable de suivre le secondaire normal. D'autres, tout en admettant la faiblesse intellectuelle de leur fils, s'inquiéteraient outre mesure de son avenir. Mais sans baccalauréat, à quoi pourra-t-il parvenir ?

On peut dire qu'en général les Français ne sont pas *réalistes* dans leurs conceptions. Ils ne savent pas mettre d'accord leurs prétentions qui sont vagues et sans limites pour eux et pour leurs enfants avec la réalité. Chaque famille a tendance à vouloir pour ses enfants l'éducation et l'instruction en soi maxima. Et en fait, comme parents et éducateurs — ces derniers souvent malgré eux — ont visé l'impossible, le résultat est lamentable et tout le monde est mécontent.

Il faut noter aussi la répugnance des Français à se soumettre à une *discipline*. De là, l'opposition que suscite la perspective d'une sélection et même d'examens de passage plus stricts. Il y a là une peur des risques de la vie. Les parents dont les enfants sont éliminés — et évidemment il y a toujours une part d'aléas — sont immédiatement tentés de rendre les examinateurs ou le système d'examens responsables de l'échec. Pour justifier leurs repro-

ches, ils se retranchent derrière des possibilités imaginaires ou des cas exceptionnels : « Mais peut-être que plus tard mon fils aurait réussi !... Je connais quelqu'un qui, jusqu'à telle classe, n'a jamais rien fait et qui ensuite... ». Des exceptions, évidemment, on en trouve toujours. Mais un système d'éducation et d'instruction est fait pour une société, se règle d'après des principes communautaires et non individualistes. Que tel enfant, à la rigueur, dans un autre système eût réussi à se maintenir dans le secondaire et finalement à parvenir à une situation plus élevée ? Peut-être, mais où est le si grand mal qu'il ait été éliminé ? S'il est suffisamment doué, il fera une carrière honorable ailleurs. Une sélection bien faite, des examens de passage consciencieux n'élimineront jamais que par hasard une vraie valeur. Mais ce qui est sûr, c'est que l'ensemble des vraies valeurs en bénéficieront et par suite le corps social tout entier.

Pour agir malgré ces objections, il faut que les éducateurs usent d'*autorité*, autorité qui sera, après des luttes, d'autant mieux acceptée qu'ils inspireront confiance par leur valeur propre et leurs succès évidents.

Tel enfant a été jugé incapable de suivre le cours normal. Que les parents acceptent pour l'enfant le cours qui lui convient ou le retirent de l'établissement ! N'y a-t-il pas partout des *nécessités* qui s'imposent à nous malgré nos désirs ? Il y a des inégalités dans les dons des enfants, tous ne sont pas appelés à suivre la voie en soi la meilleure. Admettons-le pratiquement. *L'égalitarisme* est une erreur grave, qui sévit même chez ceux qui la reprochent à d'autres.

Ne pas suivre le cours normal n'est pas d'ailleurs une catastrophe. Au contraire, en suivant dès maintenant des cours qui sont à sa portée, un enfant développe ses qualités réelles et pose pour l'avenir des fondements solides. C'est ce qui compte. Perdre son temps aujourd'hui sur les bancs de l'enseignement secondaire classique, en vue d'un problématique avenir, c'est toujours un temps perdu, qui risque dans la plupart des cas, de n'être jamais rattrapé.

### Rôle des orienteurs.

Les Conseillers d'Orientation Professionnelle ont à jouer un rôle important dans cette adaptation car, de par leur profession, ils voient l'enfant à adapter, non les programmes à fixer et les



horaires à organiser, non la routine administrative d'un établissement à sauvegarder. Ils voient beaucoup d'enfants de tous les milieux sociaux et de tous les degrés d'enseignement.

Ils ont d'abord à collaborer à un rôle d'ordre général. Ils sont qualifiés pour lancer l'idée de la sélection et de l'orientation. Ils ont des moyens de la faire admettre aux parents par des comptes rendus de leurs expériences et des statistiques. Au lieu de laisser les parents et les éducateurs accuser les programmes normaux de tares dont ils ne sont pas responsables, ils essaieront de leur suggérer qu'ils ne savent pas s'en servir. Ils pousseront à l'organisation, dans le secondaire, de classes plus adaptées, en montrant que c'est un besoin urgent pour beaucoup d'enfants.

Ne faut-il pas, si l'on veut par l'éducation redresser le niveau intellectuel et moral des Français, au point de départ tenir compte du donné : l'étiage physique, intellectuel, moral des enfants, l'ambiance où ils vivent ?

Les Conseillers d'Orientation Professionnelle ont ensuite à remplir leur office propre : aider à déceler les inaptes et les orienter le plus tôt possible. Moins un enfant est doué, moindres sont ses possibilités d'adaptation à du nouveau, et avec les années ces possibilités vont en diminuant.

Les Orienteurs ont à se faire connaître aux établissements secondaires de leur région. Quand les parents ne veulent pas admettre que leur enfant n'est pas fait pour le latin, ni même pour le baccalauréat moderne, ou que trop jeune ou trop faible en des matières principales, il doit redoubler une classe ; ils ont à les convaincre, pièces en mains, — ici des résultats de tests, un examen psychologique sérieux peuvent salutairement impressionner — que leur fils a tout à gagner à suivre une autre voie ou à attendre. Les directeurs d'établissements, les professeurs, heureux d'être éclairés et soutenus dans leurs décisions, auront alors plus d'audace. On les verra user de plus en plus des Centres d'Orientation.

Les Orienteurs ont encore à connaître, dans le détail, les ressources en écoles, primaires et professionnelles, publiques et privées, de leur région ; en connaître non seulement les programmes, mais leur ambiance morale et leur niveau intellectuel réel ; tâcher de savoir ce que sont devenus les élèves qui en sortent, à quelles carrières ils sont parvenus. Travail de documentation très important à mettre continuellement à jour. Devant

des faits précis, les parents s'inclineront plus facilement. Les Orienteurs pourront dire : « Mettez votre fils dans tel établissement, il y acquerra telle formation qui est appréciable. Il pourra ensuite parvenir à tel ou tel poste ».

Ils pourront suggérer qu'il y a des moyens de remédier par les œuvres de jeunesse à ce qu'il pourrait y avoir de défectueux dans l'éducation morale et le milieu de telle école. Mais il importe au plus haut point que les enfants ne gâchent pas dans une attente vaine des années précieuses. Paresser sur des bancs d'école, fut-elle secondaire, ne mène à rien.

### **Quelques principes pour l'orientation des secondaires.**

Pour éclairer les parents, à qui appartient finalement la décision positive, les Orienteurs peuvent se servir des quelques règles pratiques suivantes :

— En ce qui concerne le latin, les classes de sixième et de cinquième, de quatrième et de troisième, peuvent être considérées comme complémentaires.

Elles permettent des repêchages. L'une ou l'autre peut être sautée par un excellent élève, bien doué, qui serait en retard d'âge.

— Ne peut aborder la sixième avec profit un enfant qui ne connaît pas l'analyse grammaticale française ; qui ne sait pas conjuguer avec aisance les verbes français à tous les temps, tous les modes, toutes les voix ; ni distinguer les différents pronoms et adjectifs.

— Ne peut aborder la quatrième avec profit un enfant qui ne sait pas avec aisance les déclinaisons et les conjugaisons latines ; qui ignore les grandes lignes de l'analyse logique.

— Ne peut aborder la seconde un élève qui ne connaît pas la syntaxe latine ; propositions complétives et circonstancielles.

Et il va de soi qu'il ne doit pas avoir oublié sa morphologie latine.

— Ne peut absolument pas aborder le grec en quatrième un élève qui ignore encore sur la morphologie latine.

Des tests pour vérifier ces connaissances seraient faciles à établir. Par connaître, nous entendons répondre sans hésitation avec un pourcentage important d'exactitude aux questions posées sur ces minima de connaissances.

En fait ces principes, qui sont de simple bon sens, ne sont pas appliqués. D'expériences faites à Strasbourg sur des élèves

de lycée de différentes classes, nous avons pu tirer le théorème humoristique suivant : « Les connaissances précises en latin sont inversement proportionnelles au nombre d'années passées à étudier cette langue ».

Sur le même devoir, des élèves de sixième et de cinquième s'étaient classés avant des élèves de seconde et de première.

En ce qui concerne les mathématiques, il y aurait de même un minimum de connaissances à établir pour chaque classe, ou groupe de classes, connaissances sans lesquelles on ne pourrait absolument pas passer d'un cycle à un autre.

On ne trouverait pas ainsi des élèves de sixième et de cinquième qui ne savent pas leur table de multiplication, des élèves de quatrième qui s'affolent devant un dividende de 3 chiffres, des élèves de troisième qui ignorent la réduction de fractions au même dénominateur, des élèves de seconde qui ne savent pas décomposer en facteurs un polynôme algébrique. Et cette énumération se maintient dans une réserve prudente. Dans les mêmes phrases, les numéros des classes pourraient être changés et la vérité sauvegardée. Pour que l'on ose appliquer ces règles de bon sens une comparaison avec le travail manuel renforcera notre position.

Il est évident que dans le travail manuel il y a une filière à suivre. Ici la matière qui résiste, parle aux sens, et par là à l'esprit qui est obligé de s'incliner. Ainsi un apprenti-menuisier ne fera pas un assemblage avant de savoir raboter plat et scier droit ; il ne se lancera pas dans la confection d'un meuble avant de savoir faire un assemblage. Si au bout de six mois, il ne sait pas faire le premier travail, il sera jugé inapte à faire un menuisier et exclu de l'école d'apprentissage ou de l'atelier, où il a fait inutilement ses malencontreux essais.

Pourquoi des principes aussi évidents ne sont-ils pas appliqués dans le domaine des études intellectuelles ? Il y a là aussi une filière, des conditions « sine qua non » de progrès. Or, en fait, par timidité, routine, considérations étrangères à l'éducation, faiblesse d'esprit de ceux qui décident des passages de classe, ces principes de base sont continuellement méconnus dans l'enseignement secondaire. Devant les décisions à prendre il reste, dans l'esprit de ceux qui devraient sélectionner les enfants, des scrupules sous forme de peut-être : « Mais peut-être qu'avec l'âge !.. Peut-être que je risque de briser une belle carrière à venir !... » Et l'on trouvera toujours un exemple exceptionnel à citer pour

justifier de pareilles hésitations. Ainsi l'on compromet tout un ensemble.

Quant aux considérations étrangères à l'éducation : préjugés de castes, questions budgétaires, peurs de déplaire ou de faire souffrir, etc... il faudrait, dans un autre article, en montrer les vanités. Elles ruinent finalement les intérêts partiels qu'elles voulaient sauvegarder. Elles ruinent en tout cas certainement le rendement d'une maison d'éducation et, à la longue, celui du corps social tout entier. Si l'on veut faire du redressement national, qu'on commence par s'élever au-dessus de considérations individuelles ou de maisons, on pourrait dire, de boutiques.

Que les parents ne croient pas non plus que le baccalauréat soit la seule porte ouverte aux carrières honorables. Il y a dans le commerce et l'industrie, il y a dans le fonctionnariat bien des postes auxquels on peut se préparer directement sans ce diplôme. Une culture solide, sans diplôme, triomphera finalement du diplôme sans culture. Il suffit d'admettre qu'au départ le possesseur du diplôme semble partir, dans la vie professionnelle, avec une certaine avance, mais bientôt, il sera rattrapé puis distancé.

On pourrait d'ailleurs envisager des certificats d'études secondaires, inférieurs au baccalauréat, délivrés par les maisons d'éducation et valables pour la présentation à certains concours.

Les principes de sélection étant judicieusement appliqués, on ne verrait plus ce scandale de nombreux recalés au baccalauréat. Que peuvent faire ces malheureux ? Ils ne sont préparés à rien, et, comme ils sont médiocrement doués, leurs possibilités d'adaptation sont restreintes.

On ne verrait plus non plus de nombreux candidats compter, pour passer, sur la chance, quand ce n'est pas sur la ruse ou la déloyauté. Que vaut un diplôme obtenu dans ces conditions ? Quels cadres préparent-ils à la nation ?

On ne verrait plus un assez grand nombre d'élèves consciencieux, poussés par des familles ambitieuses, ingurgiter à force de veilles dans leur mémoire tout ce qu'ils peuvent du programme. Pendant un ou deux ans, le jeune adolescent, la jeune adolescente, sa famille elle-même, ne vivent plus que dans l'appréhension du terrible examen. Quel climat pour le développement harmonieux des facultés et même simplement du corps !

Que de parents, après plusieurs échecs à l'examen, s'écrient : « Ah ! Si nous l'avions su plus tôt ! ». On le leur avait parfois



fait pressentir, mais ils n'avaient pas écouté. Les directeurs de maisons, par faiblesse, avaient cédé devant des réclamations, et l'enfant était monté de classe en classe. Chaque année les parents avaient cru remporter une victoire sur la direction. Où en est finalement le profit ? Il aurait fallu que les responsables compétents aient imposé aux parents le bien de leurs enfants. N'est-ce pas, dans toute société, aux chefs, à faire souvent le bien de leurs subordonnés malgré eux ?

### Conclusion.

Cette étude sur les rapports à établir entre la réforme de l'enseignement et le développement de l'orientation professionnelle se terminera par un appel aux initiatives privées. N'attendons pas de l'Etat qu'il nous serve notre pain tout cuit. Il donne les directives générales ; il ne peut descendre, par une multitude de décrets, dans les cas particuliers. Les programmes qu'il nous offre sont des cadres généraux. C'est d'en bas, des directeurs, des professeurs et des orienteurs, en contact avec les enfants, que doivent venir les adaptations au réel. Il est plus facile, mais combien décevant, de dire : « c'est mal fait », puis de se croiser les bras ou de se renfermer aigri dans une tâche individuelle, à laquelle on ne croit guère, que d'essayer dans sa sphère d'utiliser au maximum toutes les possibilités présentes. Elles seraient plus nombreuses que nous ne le croyons, si nous avions l'esprit plus clair et la volonté plus forte.

Ce n'est pas médire des enfants de France qu'estimer qu'il y a aujourd'hui, dans les lycées et collèges, une moitié d'inaptes à suivre le secondaire normal. Ce n'est pas leur faute. Ils sont victimes de nos erreurs et de nos fautes. S'ils sont à un niveau plus bas, il faut se pencher davantage sur eux pour les élever. Si nous voulons leur préparer un avenir meilleur, commençons, de grâce, par aller jusqu'à eux et ne planons pas, critiques amers ou indéfiniment élaborateurs de plans généraux, dans le domaine d'un idéal abstrait impossible ou des idées mort-nées. Dieu a mis dans les enfants des sources de renouvellement prodigieuses. A nous de les faire jaillir, en creusant là où elles affleurent. Ne gaspillons pas les moindres filets de ces eaux encore fraîches, en les dispersant, en les mêlant prématurément à des courants trop forts, ou en les conduisant dans des mares stagnantes. Nous aurons, un peu plus tard que nos prétentions l'auraient voulu, mais assez

vite, si nous les conduisons sur des terrains qui leur conviennent, de belles moissons : des hommes équilibrés et sérieux qui, à leur place, sachent accomplir avec cœur la tâche pour laquelle ils sont faits.

L. FRÉDRICK.

## REVUE DES LIVRES

André TRANNOY, Docteur ès-lettres, chargé de cours aux Facultés catholiques de l'Ouest. — **Le romantisme politique de Montalembert avant 1843** — Bloud et Gay, Paris 1942. 626 pages. 150 fr.

Cet ouvrage ne se présente pas comme une biographie de Montalembert, mais comme l'étude historique de ses idées et de ses activités politiques. Ne pouvant sans infidélités synthétiser une doctrine trop mouvante et une action souvent décousue, M. Trannoy, pour faire revivre le tempérament politique de son héros, retrace au jour le jour sa collaboration à l'*Avenir*, son entrée dans la lice parlementaire, ses premières joutes pour la liberté de l'enseignement, enfin son ascension progressive vers le rôle de chef catholique.

Et un portrait se dégage. Epris d'une liberté qu'il ne sut jamais ni définir, ni limiter ; toujours adversaire cependant d'une démocratie qu'il identifie avec le despotisme du nombre ou l'anarchie révolutionnaire, Montalembert n'en reste pas moins aristocrate de race et, partant, plein d'horreur pour la monarchie absolue. D'ailleurs prêt à se donner d'instinct à toute cause généreuse, il ne traite point en technicien ou en logicien du problème de l'Etat, mais en homme de sentiment il manifeste ses goûts. S'il vante la supériorité du régime libéral anglais, on chercherait en vain chez lui des précisions étayant l'affirmation, en vain des considérations exactes sur les institutions politiques d'Outre-Manche. De même quand il aborde l'histoire, malgré un travail considérable et de nombreuses recherches, l'auteur de *Sainte Elisabeth de Hongrie* et des *Moines d'Occident* reste un amateur : l'interprétation artistique du moyen âge lui tient lieu d'exactitude historique. Et quand, enfin, il se lance dans la grande politique, à propos, par exemple, de l'affaire belge de 1839, il ne voulait pas la guerre, mais il était prêt à y jeter les deux patries (Madame de Montalembert était née de Mérode) par idéalisme.

Ces quelques traits suffisent à justifier le terme de « romantisme » accolé à la carrière de Montalembert. On peut dire de lui ce que quelqu'un disait de son pays : « La France est pour le moment dans le genre sentimental bien plus que dans le genre rationnel ». Il reste malgré tout hautement sympathique par sa générosité, sa droiture, sa franche indépendance, son catholicisme vrai ; par sa jeunesse aussi : à 21 ans il parle devant les pairs, à moins de 30 ans on le voit influencer déjà sur le choix des évêques, enfin à 33 ans, époque où

se termine cette étude, il est en passé de devenir le grand chef des catholiques de France.

« Avant 1843 ». Ces deux mots du titre disent le grand défaut de l'ouvrage, son inachèvement à notre sens. M. Trannoy avait d'abord en vue de retracer comme il sied toute la carrière politique de Montalembert, mais il a eu le redoutable bonheur de se trouver aux prises avec une trop abondante documentation. Les seules archives de la Roche en Brénil lui ont fourni 950 dossiers, cahiers ou carnets. Si cette bonne fortune lui permit de faire véritable œuvre d'historien, de ne rien avancer qui ne soit puisé aux sources, de nous livrer un travail aussi solide par sa méthode qu'attachant à lire, elle l'a obligé à restreindre le cadre de son étude. Et c'est grand dommage. Avant 1843 ; nous n'avons donc pas le Montalembert des grandes années, des luttes qui l'ont rendu célèbre. Aussi la lecture de ce volume si riche s'achève sur un mélancolique regret. M. Trannoy pourra-t-il un jour compléter son œuvre ?

Emile DELAYE.

Pierre NAVILLE. — **La psychologie, science du comportement** — Gallimard, 1942, 256 pages. Prix : 38 fr.

Appelant comportement la réaction d'un animal à un stimulus donné, par exemple la salivation répondant à la vue de la nourriture, M. Naville (interprète du Behaviorism de Watson) estime que le domaine propre de la psychologie, loin d'être l'état de conscience, est le comportement de l'être humain. Vous présentez à un pianiste une page de musique, il l'exécute : toute la psychologie consiste à étudier par quel dressage cette réaction motrice a pu être liée à ce stimulus visuel. En dehors de là il n'y a que superstition et magie.

Cette thèse purement expérimentale et déterministe nous est longuement exposée, mais l'étalage scientifique souvent cache mal la pauvreté du raisonnement. A la fin de cette lecture on ne s'est guère enrichi d'idées utiles et on a l'impression d'avoir sans cesse escamoté le problème humain.

Une telle attitude ne surprend pas dans une collection (L'avenir de la science) dirigée par M. Jean Rostand et qui veut être « aussi libre à l'égard des dogmatismes officiels qu'à l'égard des préjugés doctrinaux ». M. Naville, après Watson, dit plus crûment : « Le Behaviorism qui se propose l'expérimentation considère que la croyance en l'existence de la conscience nous ramène aux anciens jours de la superstition et de la magie » (p. 10).

Emile DELAYE.



Robert LENGÈLE. — **La Mission économique et sociale du patronat français** — Bernard Grasset, Paris, 1942, 275 pages. Prix : 31 fr 20.

Depuis les origines de la révolution industrielle, le rôle du patronat s'est modifié profondément. Hier encore, imbu des théories issues du libéralisme économique, il a pratiqué la libre concurrence et s'est désintéressé des problèmes sociaux ; il a vécu au jour le jour au point de vue économique, et a subi avec mauvaise grâce les réformes sociales que l'Etat lui a imposées sous la pression des masses et des idées. Il commence à comprendre aujourd'hui que l'organisation professionnelle est une nécessité, que les problèmes ouvriers exigent une solution humaine, et qu'un certain dirigisme économique s'impose aussi. L'auteur voudrait que le patronat français comprenne mieux encore et surtout passe à l'action.

Les idées sont généralement justes, modérées dans leurs expressions ; les solutions proposées essaient de tenir compte de la complexité des problèmes. On aimerait cependant que le sujet soit saisi plus vivement encore et que, délaissant une foule de considérations déjà connues, trop générales ou un peu lointaines, l'auteur souligne davantage le problème actuel du patronat français. L'ouvrage n'en demeure pas moins suggestif et d'actualité.

André DESQUEYRAT.

Groupe lyonnais d'études médicales, philosophiques et biologiques :  
AUDIN. — **Médecine et Travail** — tome I. Librairie Lavandier, 5, rue Victor-Hugo, Lyon, 1942, 368 pages. Prix : 40 fr.

Ce volume est en réalité le « bulletin annuel du groupe lyonnais d'études médicales, philosophiques et biologiques ». Il fait suite aux bulletins antérieurs sur « Les Rythmes de la vie » (1930-31), « Formes, Vie et Pensée » (1931-32-33), « Médecine et Education » (1934-35), « Médecine et Vie familiale » (1937-38). Un second volume sur le même sujet est déjà annoncé. Après une introduction de M. Victor Carlhian sur les requêtes du sociologue, l'ouvrage étudie successivement : la fatigue, l'orientation professionnelle, les conditions d'hygiène du travail, le travail des jeunes, le travail de la femme, des travailleurs intellectuels, le travail à la campagne, les loisirs. Tous ces sujets sont examinés sous l'angle médical. En somme, un beau volume sur le travail qui honore la collection dans laquelle il paraît.

André DESQUEYRAT.

Dr. R. BROT. — **Santé humaine** — « Présences ». Plon, Paris, 1942. 238 pages.

Nul ne conteste l'étroite liaison entre la santé et le vrai bien

de l'homme : son âme. De cette union, il résulte que l'esprit humain requiert comme conditions irremplaçables de son fonctionnement les mêmes règles qu'exige l'activité du corps. Notre âme, parce que spirituelle et immortelle, reflète en nous les perfections divines ; elle est, par suite, orientée vers l'infini. C'est pourquoi en tout et partout la vie humaine, son intime compagne, doit être tenue dans la plus haute estime. Or, il est deux manières d'exalter la vie. Certains, par une confusion regrettable, ne considèrent que le point de vue matériel. Toute gêne à l'épanouissement de la vie purement animale est objet de mesures radicales. Ce sont les promoteurs du fœticide thérapeutique, de la stérilisation, de l'euthanasie. D'autres au contraire voient avant tout dans l'être humain une personne libre, ouverte sur l'infini. Ils reconnaissent à l'homme le droit de vivre et de transmettre la vie, quelques terribles qu'en soient les conséquences. Au nombre de ces derniers est l'auteur de *« Santé humaine »*. Il traite franchement les questions les plus épineuses de la déontologie médicale. A la suite de maîtres illustres, il prend position dans l'angoissant conflit de l'avortement thérapeutique en faveur de l'enfant. Et c'est au nom des droits les plus sacrés de la personne humaine, qu'il s'élève contre ceux qui, par un racisme outrancier, prétendent limiter la procréation.

En somme, le Dr. Biot aborde avec sa compétence habituelle les délicats problèmes qui se posent si souvent à la conscience médicale. C'est avec un vif intérêt que tout médecin lira son livre où une solution nette est apportée à ces questions, auxquelles ceux qui en parlent ne donnent habituellement qu'une réponse vague et incomplète.

Louis VATIN.

Louis-Joseph LEBRET, O. P. — **Mystique d'un monde nouveau** — Construire, Editions du Livre Français, Lyon, 1941, XII. 180 pages.

A la suite d'enquêtes et d'« Etudes Corporatives » sur la situation particulière des professions maritimes, l'auteur a élargi son horizon pour composer ce « petit livre tout fait de théologie et d'expérience ». Expérience d'une mentalité qui manque le plus à la terre malheureuse, qui a manqué tellement à toutes les professions et toutes les classes dans la société française : le souci du bien commun, cette assise fondamentale de la sociologie chrétienne. Rien que dans l'ordre purement temporel, la doctrine thomiste du bien commun trouve partout son application, que ce soit dans la famille, dans la société politique, dans les relations sociales et internationales. Mais cette doctrine requiert, pour s'incarner, un climat de confiance et de sécurité. Ainsi s'aperçoit-on que le bien commun temporel a autant besoin des « valeurs spirituelles », que le corps humain d'une âme qui le vivifie. Ces

valeurs s'identifient avec la grâce de charité du Christ, dispensée par l'Eglise.

Mais la « mystique » ne dispense pas de la « technique ». Dans la dernière partie de l'ouvrage, le Père Lebreton aborde donc les grands problèmes concrets et actuels : constitution des Etats, structure économique et sociale, formation de la jeunesse... Il est agréable de voir la pensée thomiste projeter sur les problèmes du présent de si utiles lumières.

Gustave DESBUQUOIS.

R. CHRISTIAN-FROGÉ. — **L'Apôtre** — poème dramatique en trois actes et un vitrail. Desclée de Brouwer, Paris.

Encore un beau témoignage de l'effort spirituel de nos prisonniers. Il nous vient de l'oflag X B où ce poème fut composé et mis à la scène par R. Christian-Frogé et ses camarades. Il évoque la légende de saint Martin, le jeune soldat catéchumène, devenu l'apôtre des Gaules. Le drame est fort. De texture pleine et de franchise virile, il émeut par des qualités qui sont d'un autre ordre que de l'esthétique pure. On pourrait imaginer un art plus raffiné, mais qu'importe, puisque ce langage dit bien ce qui saisit notre cœur ! L'héroïsme chrétien illumine ce « vitrail » de vives et chaudes colorations, qu'une tendresse suave rend plus vibrantes. Nous apprenons que, revenu de captivité, le protagoniste a repris avec le concours d'un groupement artistique de Nantes, la mise à la scène de ce poème. On souhaite que ce spectacle porte à beaucoup le réconfort dont ce temps a besoin.

Paul DONCEUR.

Oflag VIII F. — Lieutenant BARRE, Lieutenant VÉRON, Capitaine DENIS, Lieutenant BOURDIN, Lieutenant GAUDEMET. — **Foyer retrouvé** — Editions. Alsatia, Paris. 210 pages.

Ce volume, dont le titre est si émouvant, reproduit une série de conférences tenues à l'oflag VIII F sur le mariage chrétien. Tous les grands aspects du mariage : juridique, psychologique, mystique, politique, sont successivement envisagés. Incontestablement la conception chrétienne du mariage s'y présente avec une justesse, une beauté, une harmonie qui ne peuvent qu'incliner les esprits au respect et à l'assentiment. On dit parfois que nos prisonniers, en raison de leur vie érémitique et contemplative, sont tentés de transposer dans l'idéal les réalités dont ils ne perçoivent plus directement les éléments décevants. La question est de savoir si ce n'est point eux qui voient juste en discernant mieux les essences. Le présent volume en est un beau témoignage. Si le pays tout entier méditait ces graves leçons, il y trouverait la santé et, pour une bonne part qu'il ne soupçonne pas,

le bonheur qui est toujours le prix du respect des lois naturelles des choses.

Celles qui attendent liront avec attention ces pages fortes, pleines de foi. Car elles aussi, elles doivent « se grandir pour accueillir » ceux qui, dans leur solitude et leur prière, auront grandi au point que peut-être elles ne soupçonnent pas.

Paul DONCŒUR.

Paul ARCHAMBAULT. — **Charles Péguy, Images d'une vie héroïque** — Bloud et Gay, Paris, 1942. 160 pages.

Avant d'être un écrivain, Péguy fut un caractère : il fut tel par son hérédité sans doute, par la dure vie de son enfance certainement, surtout par cette force intérieure qui le poussait à la bataille. Génie ? je ne le crois pas ; mais talent de premier ordre, neuf, original en sa bizarre instrumentation, triomphant en ses jaillissements inspirés. Chez lui, comme presque toujours chez les polémistes (on le rapproche ici de G. Bernanos, nous pourrions ajouter : de Léon Bloy et de Louis Veuillot) lorsqu'ils sont plus soucieux de sincérité que de conformisme, le don qui attire voisinait avec la rigueur qui écarte : inconciliant, il suscitait les réserves, plus que les réserves les hostilités, celle-là du moins qui, dans l'impossibilité de nier la puissance, veut faire sur elle le silence.

Alphonse Daudet aussi eut des débuts laborieux, amers ; mais il connut l'ère des succès : la visite des éditeurs après l'attente chez les éditeurs, et après les contrats léonins les offres dorées... Charles Péguy ne connut que les combats épuisants : cette vie pauvre, toute en effort, superbe de persévérance, navrante en ses premiers rendements, mais au fond « héroïque », voilà ce que l'équité de M. P. Archambault a voulu souligner, en suivant son ami du faubourg d'Orléans au carrefour de Villeroy, du socialisme désintéressé à la foi inconfusable, de la lutte ardente pour le droit (au temps de l'« Affaire ») au sacrifice fou pour la France.

Comme pour Mozart, comme pour Veuillot et tant d'autres ! la gloire vient tardivement à Péguy : trop tard pour lui, à temps pour nous. Souhaitons qu'une vogue superficielle, et ce qui serait pis : un snobisme malfaisant, ne vienne pas une fois encore la bloquer en sa route !

Maurice RIGAUD.

PALUEL-MARMONT. — **Pétain** — Un volume avec illustrations en noir et bistre, à la Librairie des Champs-Élysées, Paris, 1942.

Pour qui est ce volume ? Quel public vise-t-il ? Certainement pas les « lettrés » pour qui ces images seraient simplettes et ces textes



sans intérêt. Le public populaire ? Mais ce langage recherché, savant (sommation, fusa, pérœnnité, mains imposées, resurgi, etc...) n'est sûrement pas celui du peuple. Alors ?... Avec une excellente intention ne voilà-t-il pas une édition sans portée ? Parmi les formules de ce livre, il faut rejeter nettement celle-ci : « Et la France en prière répéta : O toi, mon Sauveur, sauve-moi ! » Cette « prière », ce « Sauveur » à majuscule, cette copie laïque de la liturgie chrétienne, non, cela ne peut plaire ni au Maréchal ni au lecteur.

Michel GORY.

Jacques CHARDONNE. — **Voir la Figure. Réflexions sur ce temps** — Grasset, Paris, 1941. 125 pages. Prix : 15 fr.

Le titre de cet ouvrage ne laisse rien augurer de son contenu ; le sous-titre est réticent. D'où l'effet de surprise, d'abord à la lecture, non sans malaise en plus d'un endroit, d'où encore des réflexions qui peuvent être salutaires sans qu'elles suivent de plein gré et jusqu'au bout la pente de celle de l'auteur. En fin de 1941, date où est sorti ce livre, resté si actuel, M. J. Chardonne pense et construit l'Europe de demain, juge et situe la France, sensiblement à la manière de Renan après notre défaite de 1870. Son optimisme, méritoire quand il s'emploie pour l'Europe refaite comme il la conçoit, devient revêche quand le destin de notre pays est en cause. Des vérités risquent de n'être plus salubres dites sur un certain ton.

D'ailleurs une aisance souple de la pensée, une finesse d'analyse, un charme du style auxquels nous avait accoutumés l'écrivain. Mais pourquoi nous inviter simplement à « voir la figure » quand, en profondeur, il y a « l'esprit » ?

Louis BARDE.

Michel KORNFIELD. — **L'Enigme du Beau** — Presses Universitaires de France, 1942. 180 pages. Prix : 40 fr.

D'où naît, dans quelles conditions surgit du fond de l'âme, en présence de certains objets — œuvres de littérature ou d'art — cette émotion, cette jouissance « *sui generis* », sentiment de la Beauté entrevue ? L'auteur de cet essai s'attache, par une série d'analyses bien conduites, en forme plutôt didactique, sans effusions lyriques, à percer ce qu'il appelle une énigme, jamais encore dévoilée. Y aurait-il réussi après tant d'autres ? Le lecteur en jugera.

Il n'admet pas que la Beauté soit une qualité objective des choses ; il rejette donc tous canons préconçus de la Beauté, et ne voit dans la jouissance esthétique qu'une sorte d'émotion sacrée, des plus nobles d'ailleurs, parce qu'elle traduit l'aspiration de l'âme vers une perfec-

tion idéale dont la Beauté perçue est en fait un reflet, signe de l'idéal vivant qui est Dieu. Platonicien donc, en quelque degré, quoiqu'il paraisse s'en défendre. Relevons au passage cette remarque, à la fois pertinente et osée, assez mal en accord, semble-t-il, avec le subjectivisme de sa thèse : « Nous croyons que dans une société évoluée le législateur sera tenu de protéger les citoyens contre les délits et les crimes d'ordre esthétique » (p. 172). C'est beaucoup attendre du législateur et tout autant des artistes.

Louis BARDE.

P. GARRIGOU-LAGRANGE O. P. — **Dieu accessible à tous.** — Editions Vitte, in-12, 80 pages. Prix : 8 fr.

A. ANCEL. — **Dieu à la lumière de la raison.** — Ed. Vitte, in-12, 120 pages. Prix : 12 fr.

Le R. P. Garrigou-Lagrange dit excellemment dans la préface : « Si un maître d'école ne peut être antipatriote et s'il ne peut nier la valeur de la morale naturelle, pourquoi nierait-il l'existence de Dieu ? et s'il ne peut rester neutre à l'égard de la patrie et de la loi morale, pourquoi peut-il rester neutre à l'égard de Dieu, premier législateur, qui est le fondement même de la loi morale naturelle ? Toutes ces vérités se tiennent, un homme véritablement sensé ou sage ne saurait le nier ». On recourra utilement à ces deux petits traités qui mettent en valeur les preuves de Dieu. Que *le plus ne peut sortir du moins* et que le fait de la vie, de la vertu, de la sainteté humaine exige un être plus saint encore. L'argumentation du P. Garrigou-Lagrange est très heureuse. Celle de A. Ancel est plus abordable au commun.

Paul DONCEUR.

**Saint Thomas d'Aquin** — Préface et traduction du R. P. MENNESSIER, O. P. — Aubier, Editions Montaigne, Paris. 288 pages. Prix : 36 fr.

C'est un bonheur de trouver réunis ces beaux textes de saint Thomas sur la vie spirituelle. Le R. P. Mennessier nous les présente classés sous quelques grands titres : Dieu, l'homme en la grâce de Dieu, les vertus, les dons, vie contemplative et active, la perfection de la charité, Jésus-Christ. On y trouvera le meilleur du docteur angélique, sa clarté, la finesse de ses analyses, sa tendre piété aussi, spécialement dans le beau sermon pour la Fête-Dieu prononcé au consistoire.

On ne se dissimulera pas cependant que pour apprécier maints passages il faut déjà être familiarisé avec la pensée de l'auteur. Là même où il parle en spirituel, saint Thomas demeure théologien. C'est dire que le lecteur qui ne chercherait ici qu'une émotion religieuse sera un peu déçu. Par contre une lecture appliquée, renouvelée, méditée, donnera à qui voudra bien l'entreprendre de substantielles clartés.

Le R. P. Mennessier a fait précéder les textes d'une étude qui est

plus qu'une introduction ordinaire : c'est un petit traité de spiritualité catholique.

Claude BIED-CHARRETON.

Alexandre MASSERON. — **La Patience** — Bloud et Gay, Paris. 192 pages.  
Prix : 20 fr.

L'auteur n'a point cru indispensable, confie-t-il dans la préface, de « bouleverser la bibliothèque nationale pour écrire » sur le thème de la patience, « moins de deux cents petites pages ». Il s'est fié plutôt à un don de bonne compagnie qui lui permet de disserter agréablement sur un sujet de psychologie courante. Deux maîtres de prédilection lui ont pourtant servi de guides : François d'Assise et François de Sales. Ce qui ne l'empêche pas de recourir volontiers à Virgile, à Voltaire, au bon La Fontaine. L'aisance, la variété et jusqu'au ton enjoué, vaudront à cet ouvrage d'être lu avec plaisir par ceux qui n'auront pas trop exclusivement cherché dans la lecture un sujet d'édification.

Yves COMTE.

Père L. BOHEER. — **Recueil de cercles d'études** — Lethiellieux, à Paris, 1942. 95 pages.

Ce livre s'adresse à des servantes élevées dans des milieux chrétiens et qui désirent se sanctifier dans leur état. Il leur propose des sujets de cercles d'études suivis de questionnaires. Les servantes trouveront de la consolation à approfondir, grâce au questionnaire, les passages du Nouveau Testament relatifs aux serviteurs et au service domestique, et peut-être des chrétiens s'en trouveraient-ils bien aussi, qui, sans être serviteurs ou servantes par emploi, le sont parce que disciples du Christ « venu non pour être servi mais pour servir ». Les questionnaires sur le mariage (mariage d'Isaac avec Rebecca et noces de Cana) sont aussi très pertinents.

Claude BIED-CHARRETON.

Collection « *Belles Vies Sacerdotales* », Bloud et Gay, 1942.

N° 3 — Joseph AGEORGES. — **Dans le reflet de saint François : l'abbé Jean Saglio**. 124 pages. Prix : 12 fr.

N° 4 — Edward MONTIER. — **Un curé de France : l'abbé Marie-Edward Auvray**. 192 pages. Prix : 20 fr.

Après les biographies de deux prêtres tués dans les combats de 1940, la collection présente deux figures d'apôtres appartenant à une

génération précédente. Le premier, successivement vicaire défricheur dans la zone parisienne, professeur de séminaire, directeur d'œuvres, vicaire général, meurt aumônier militaire en 1917. Ami des humbles, il avait pressenti la nécessité de l'Action catholique.

Le second, mort à 60 ans en 1924, était le septième né d'une famille de 15 enfants. C'est lui qui fonda l'œuvre des Philippins de Rouen. L'ascendant qu'il exerçait était tel que les autorités civiles eurent un jour recours à lui pour apaiser un sanglant conflit ouvrier.

Maxime MONCEL.

R. P. FESTUGIÈRE, O. P. — **L'Enfant d'Agrigente** — Editions du Cerf, Paris. 148 pages.

L'humaniste érudit qui s'est adonné avec tant de pénétrante sympathie à l'étude de l'antiquité païenne, surtout grecque, nous offre ici l'assemblage de huit courts travaux où, dit-il, « il s'est essayé de lier amitié avec l'âme elle-même, le grand cœur héroïque et tendre, des Anciens, Grecs et Romains ». L'objet de ces travaux est varié dans cette unité de fond : il va, par exemple, pour n'en citer que deux, peut-être les plus typiques, de la subtile analyse de la poésie grecque, avec son rythme et son insaisissable accent, à la mise en relief de l'offusquante leçon de saint Paul sur l'Agora d'Athènes. L'auteur sait autant que quiconque de quelle grande paire d'ailes, à puissante envergure, le Christianisme est venu pourvoir l'humanité ; il se plaît à en montrer les attaches premières dans un paganisme qu'il n'estime pas simplement manchot.

Louis BARDE.

H.-D. NOBLE, O. P. — **L'Amitié** — Lethielleux, Paris, 1941, 96 pages.

Conduit par saint Thomas d'Aquin, le Père Noble découvre des aspects bien intéressants — *nova et vetera* — de l'amitié humaine ; les qualités qu'elle requiert pour être véritable, ou tout au moins souhaite pour être vertueuse et exaltante : désintéressement limité par un légitime amour de soi-même ; bienfaisance fondée sur l'identification des personnalités ; égale réciprocité ; référence à la charité pour Dieu qui lui confère mérite surnaturel.

A ces conditions, l'amitié apporte à l'homme une nourriture de choix, qui le fortifie dans l'existence ; selon cette belle louange cueillie dans la Somme Théologique : « L'homme a besoin de l'aide de ses amis pour bien agir dans les œuvres de la vie active comme dans les œuvres de la vie contemplative », (p. 60).

Gabriel ROBINOT MARCY.



Suzanne DOLLÉ. — **« Un mystère au bord de l'eau »** — Collection « Belle Humeur », Desclée de Brouwer, Paris, 1941. 202 pages.

Remettre en état un domaine abandonné, sur les bords du Léman, c'est, pour Jim et sa patrouille, l'occasion rêvée d'ébats en pleine nature. Mais le plus captivant, c'est le mystère qui plane sur le « Vieux Logis ». N'en disons pas davantage, sinon que cette histoire est admirablement faite pour « faire aimer aux petits frères et sœurs scouts et à tous ceux de la Route, la belle aventure de leur vie ».

Gustave DESBUQUOIS.

Jean HOMASSEL. — **Prélude à l'existence** — roman, Gallimard, Paris. Prix : 24 fr.

Les histoires d'enfant ont un charme particulier. Elles soulignent dans les traits du premier âge les vertus promises à l'homme et manifestent l'âme ingénue où l'on aperçoit fraîche et vive la trace du pétrissement divin. Ne s'agirait-il que de quelque petit diable, d'un Bob irrévérencieux et polisson, elles offrent alors tant de drôlerie ! Du gamin cependant que nous présente M. Jean Romassel n'attendez rien de pareil. Ce jeune lourdaud ressemble fort à un cancre. Ses parents, comme ils se piquent d'être à la page, lui font apprendre le violon et c'est sur quoi roule tout le livre. Son maître, du moins, M. Deszo, de nationalité hongroise, est amusant par certaines manies et M. Julius Vogelin également, organiste à la Chaise-Dieu, vieux garçon joufflu et malpropre. Anselme s'ennuie ferme aux leçons de M. Deszo, mais un beau matin, en vertu on ne sait trop de quel miracle, le voilà qui se révèle soudain artiste, et c'est juste le moment où, pour qu'il travaille d'arrache-pied afin d'entrer plus tard dans quelque grande école, on coupe les ailes à notre futur Paganini en lui supprimant la musique.

En somme, que veut M. Homassel ? Railler les visées bourgeoises d'éducateurs étrangers aux choses de l'esprit ? Faire le procès des arts dits d'agrément, cause de trop d'écoliers gaspillent les heures mieux employées sur des matières plus utiles ? Etudier les années ingrates de l'enfance toute amorphe, toute malléable, qui ne découvre pas encore en quel sens elle évoluera. Disons, si l'on veut, que nous avons là, quelle qu'ait été l'intention, le roman, sans grande portée d'ailleurs, d'une orientation professionnelle manquée.

Louis de MONDADON.

Georges GAUDY. — **Combats sans gloire** — Lardanchet, Lyon. Prix : 25 fr.

Officier de l'autre guerre dont il avait, des trous d'obus de Verdun à l'épopée sur l'Ingon, conté en quatre volumes de tragiques et

glorieux épisodes, le capitaine Georges Gaudy relate ici, suprêmes efforts d'une troupe valeureuse, les sursauts désespérés dans les marais de Saint-Simon, puis les replis successifs vers Guiscard, Lagny, Beaugy-sur-Aronde et les étapes finales jusqu'à l'Indre et jusqu'à la Vienne. Ayant eu souci de maintenir dans l'épreuve les âmes inébranlables, on sent qu'il est fier de pouvoir, en prévision des histoires futures, témoigner à l'honneur de ses soldats. Ceux-ci qui l'aimaient (c'était leur mot) comme un « papa » durent en retour se louer plus d'une fois d'être commandés — pour emprunter à la langue populaire un terme bien expressif — par un chef à tel point « gonflé ». Il aura désormais, n'en doutez point, autant d'amis que de lecteurs. Comment, de fait, ne pas être de cœur avec lui, tandis que sa plume attentive s'empresse aux récits des beaux actes courageux et que monte à chaque page, ardent et clair, du fond de son âme, le même cri loyal d'une confiance que rien ne trouble dans les destinées immortelles de la patrie ?

Louis de MONDADON.

Hélène FROMENT. — **On ne revient pas** — roman, Gallimard, Paris.  
Prix : 32 fr.

Prétendant éconduit sans phrases pour des motifs de vanité bourgeoise par une famille qui le juge trop modeste, aujourd'hui médecin colonial, Bernard Fontaine trouve au retour d'une absence de plusieurs années celle qui n'a cessé de l'aimer et qu'il aime, lui, plus que jamais, mariée et mère. L'époux est loin : ils en profitent et se livrent, avec quelle tranquille impudeur ! aux emportements de la passion. Toutefois les souvenirs d'outre-mer, plus forts que la griserie présente, décident Bernard à s'en aller. Qu'il y ait là un cas psychologique digne d'étude, admettons-le, mais fallait-il, pour autant, que l'on nous étale à plaisir en une laide et lourdement sensuelle histoire d'adultère

*Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché ?*

L'auteur n'ignore pas que la guerre est venue, puis la défaite : il en est question dans le récit. Ah ! les mauvais livres nous ont fait assez de mal pour que l'on éprouve, s'il en paraît, non seulement du dégoût, mais de la colère. Oui, les mauvais livres comme celui-là, destructeurs de l'idée de famille, c'est d'eux que nous voulons qu'il puisse être dit : Arrière ! Qu'on n'y revienne pas !

Louis de MONDADON.

# LES ÉVÉNEMENTS

31 août — Proclamation de l'état de siège en Iran.

Le chancelier Hitler lance un appel en faveur du Secours d'hiver.

1<sup>er</sup> septembre. — M. Togo, ministre japonais des affaires étrangères, donne sa démission.

2 septembre. — Attentat contre le vice-roi des Indes, lord Linlithgow.

Troubles en Irlande à l'occasion de l'exécution d'un agitateur.

Le comte Karolyi, gendre du régent de Hongrie, meurt dans un accident d'aviation.

3 septembre. — Remaniement ministériel en Espagne. Le général Jordana remplace M. Serrano Suñer aux affaires étrangères. L'intérieur et la guerre sont également pourvus de nouveaux titulaires : M. Cabrera et le général Cabanillas.

A Vichy, journée des instituteurs. Message radio du Maréchal.

4 septembre. — Prise du port de guerre russe de Novorossiisk. Nouvelles émeutes aux Indes.

5 septembre. — Bombardement de la région Rouennaise par des escadrilles anglo-américaines.

6 septembre. — M. Bichelonne, secrétaire d'Etat à la production, inaugure la Foire de Marseille.

Dans un discours prononcé à Londres, M. Maïsky recommande aux Anglo-saxons de multiplier les raids aériens sur l'Allemagne.

7 septembre. — M. Roosevelt avertit le Congrès américain que s'il n'agit pas rapidement contre l'inflation, le président usera de ses pouvoirs exceptionnels.

8 septembre. — Une loi organise le Commissariat général à la famille. Promulgation de 2 décrets du 28 août sur la constitution des Unions et Fédérations professionnelles et des syndicats professionnels uniques.

Discours de M. Churchill sur les événements : bataille navale du 11 août en Méditerranée, tentative de Dieppe.

10 septembre. — Action britannique contre les ports de Majunga, Ambaya et Morondova sur la côte ouest de Madagascar.



11 septembre. — Démission de M. Leroy-Ladurie, ministre de l'agriculture et du ravitaillement. M. Bonnafous prend sa succession.  
Débat aux Communes sur le problème de l'Inde.

12 septembre. — Le retour des prisonniers dieppois libérés donne lieu à plusieurs cérémonies.

Le Maréchal inspecte à Ambérieu les troupes de la 7<sup>e</sup> division.

13 septembre. — Visite officielle du Maréchal à Bourg.

Promulgation d'une loi du 4 septembre sur la réquisition de la main-d'œuvre et l'obligation du travail.

14 septembre. — Tentative de débarquement britannique à Tobrouk.

15 septembre. — Les allocations familiales sont étendues aux veuves chargées de famille.

16 septembre. — Reprise de la bataille aux îles Salomon : les Japonais débarquent des renforts, chargés de reconquérir l'île de Guadalcanal.

Début d'une attaque britannique contre l'oasis de Djalo, tenue par les Italiens dans le désert de Lybie.

17 septembre. — Nomination de M. Tani comme ministre des affaires étrangères du Japon.

19 septembre. — Le Pape reçoit l'ambassadeur personnel du président Roosevelt, M. Myron Taylor.

La diète japonaise vote un crédit de 13 millions de yens pour la fondation du nouveau ministère de la Grande Asie.

18 septembre. — Rupture des négociations d'armistice à Madagascar. Les Britanniques prennent le port de Tamatave.

20 septembre. — Le Conseil des ministres confère au Chef du Gouvernement, jusqu'à la fin des hostilités, le pouvoir de relever de ses fonctions, sans formalité, tout fonctionnaire ayant manqué à ses devoirs.

« La neutralité de l'Espagne est absolument assurée », déclare le général Jordana, ministre des affaires étrangères.

21 septembre. — Prise par les Allemands de Terek et Vladimirovsk, dans la région du Caucase.

24 septembre. — Tananarive tombe aux mains des Britanniques.  
Règlementation du recensement et du contrôle des personnes soumises à la loi du 4 septembre sur l'utilisation de la main-d'œuvre.



**Editions " SPES " - Issoudun**

---

VIENNENT DE PARAÎTRE :

**I Volume d'Histoires Missionnaires :**

**Christiane MASSEGUIN**

Sœur Missionnaire du Saint-Esprit

**A L'OMBRE DES PALMES**

1 volume 192 pages, orné de 19 gravures, sous couverture illustrée en Offset : **28 fr. ; Franco : 32 fr. 20.**

---

**F. MARDUEL**

**LA PROVIDENCE**

Une brochure de 60 pages : **7 fr. 50 ; franco : 8 fr. 60**

---

**Une réédition très attendue :**

**FRIEDA STADLER**

*Quelqu'un M'attend*

1 volume de 208 pages : **18 fr. ; Franco : 19 fr. 70.**

**Editions " SPES " - Issoudun**

---

RÉÉDITION :

R. P. CHARMOT

# L'AMOUR HUMAIN

DE L'ENFANCE AU MARIAGE

Il ne peut y avoir de bonheur que dans une vraie et haute conception de l'amour. L'amour sauve ou perd la jeunesse selon l'idée qu'on s'en fait.

Le mérite de cet ouvrage est qu'il expose une doctrine sur la conduite de l'amour humain.

Le texte peut être mis dans toutes les mains, à partir de l'âge où Dieu lui-même fait naître l'amour dans le cœur.

1 volume de 316 pages, 35 fr. ; franco 40 fr.

---

Pour toutes commandes d'ouvrages, écrivez aux Editions Spes à Issoudun (Indre), ou chez tous les Libraires catholiques. Mandats au nom de M. Lucien KELLER, à Issoudun. C. C. P. Lyon 904-40.